



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 11.

1^{er} NOVEMBRE 1904.

REMERCIEMENTS

Monsieur PAUL LEYMARIE, directeur de la Revue Spirite, Monsieur et Madame GACON, et leur fils, JEAN GACON, très touchés des nombreuses marques de sympathie qui leur ont été adressées par un grand nombre d'abonnés, à l'occasion, bien triste, de la mort de Mme GAËTAN LEYMARIE, leur mère, les prient de recevoir leurs bien sincères remerciements.

Obsèques de M^{me} Gaëtan LEYMARIE

Dimanche 2 octobre a eu lieu, au cimetière du Père-Lachaise, l'inhumation de Mme G. Leymarie.

Le deuil était conduit par son fils M. Paul Leymarie, M. Gacon, son gendre et par son petit-fils.

La douleur immense de sa fille a été partagée par l'assemblée nombreuse des vrais amis qui avaient tenu à accompagner à sa dernière demeure la dépouille mortelle de la regrettée directrice de la Revue Spirite.

Bien que la défunte eût exprimé le désir d'être réunie silencieusement à son époux, ses enfants ont permis à M. Léopold Dauvil, ami sincère et membre de la rédaction, de prononcer devant la tombe ouverte quelques paroles qu'ils lui ont demandées afin de les faire entendre de tous les lecteurs qui, nous en sommes persuadés, uniront leurs regrets, à ceux de la famille Leymarie.

Mesdames, Messieurs,

« Le vendredi 12 avril 1901 une réunion nombreuse d'amis dont je reconnais quelques-uns aujourd'hui, assistait à l'incinération de Gaëtan Leymarie et accompagnait avec recueillement, jusqu'à cette tombe, ses cendres auxquelles se mêleront bientôt celles de la compagne fidèle de sa vie.

Oui, fidèle, elle le fut dans l'entière acception du mot durant les jours ensoleillés de leur jeunesse puis au temps sombre où les épreuves bien dures ne leur ont point été ménagées. La vieillesse vint qui les surprit souriants appuyés encore l'un sur l'autre, laissant à leurs enfants l'exemple d'une vie de courage et de travail.

Sur Gaëtan Leymarie dont l'âme, peut-être, est là, prêtant une faible attention à mes paroles qui, pour quelques moments, vont troubler

Le silence et le calme aimés des mausolées,
Que caresse un rayon argenté de la lune
Quand s'en viennent voler ces âmes consolées
Que Dante vit passer, se suivant une à une !

Sur l'ami et le successeur d'Allan-Kardec tout a été dit : il a connu la louange parfumée d'encens ; il a souffert de la calomnie dont les coups l'ont frappé mais sans le renverser.

C'est à sa veuve dévouée, à la femme intelligente et courageuse que je demande la permission d'adresser non pas un adieu, mais l'expression d'un souvenir plein de respect.

Il y a dix ans, lorsque, loin de Paris je faisais partie d'un petit cercle où les preuves de la vie éternelle nous ont été données souvent, c'est à M. Leymarie avec qui je correspondais, que nous dûmes des encouragements utiles, et lorsque je vins pour le remercier à la librairie de la rue St-Jacques, c'est par Mme Leymarie que j'eus l'honneur d'être reçu. L'accueil aimable qu'elle me fit, sa parole si douce, son visage souriant sur lequel l'âge n'avait effacé aucun charme, enfin la distinction répandue dans toute sa personne, m'ont laissé de ce jour une ressouvenance inoubliable.

Que de fois, depuis, je suis retourné dans ce petit magasin, au milieu de ces livres où je respirais un parfum discret de quiétude, de bienveillance et d'affection, où j'ai rencontré des personnalités que je n'ose nommer en ce lieu, auxquelles il m'a été permis de me mêler modestement parfois et dont quelques-unes ont acquis des droits à une admiration et à une amitié que jo suis heureux de traduire tout haut.

Après la mort de son mari si sincèrement regretté, Mme Leymarie apporta dans la direction de la *Revue Spirite* une énergie et une intelligence dont la dépense de tous les jours demeurait inconnue aux lecteurs fidèles de cette brochure mensuelle de 60 pages.

Dans le cours de sa maladie que des soins empressés mais tardifs peut-être, ne purent enrayer, hélas ! notre chère directrice songeait constamment à la *Revue* et comme elle voulut bien me donner cette preuve d'affection délicate et tendre de m'accueillir souvent près de son chevet, je puis dire ce qu'elle traduisait de reconnaissance pour les collaborateurs si dévoués qui l'aidaient à continuer l'œuvre d'Allan-Kardec, et sa préoccupation tout entière, sa pensée ultime exprimée avec cette haletance douloureuse qui fait appréhender la séparation de ces deux amis qui ne se quittent jamais sans un regret poignant, l'âme et le corps, cette dernière pensée vous l'avez lue traduite à la première page de la *Revue* d'hier.

Elle encourageait son fils à continuer une publication qu'elle regardait comme sacrée et à grouper toujours avec respect et sympathie les collaborateurs à qui elle le priait d'adresser ses adieux en leur demandant de rester fidèles à l'œuvre du maître.

C'est elle toujours qui, presque *in extremis*, a inspiré le très modeste article qui rappelle aux lecteurs de la *Revue* la date du 4 octobre comme celle du Centenaire de la naissance d'Allan Kardec.

N'en point parler devant la tombe de celui et de celle qui furent ses amis, ses collaborateurs et les continuateurs de la publication fondée par le grand Initiateur, serait de ma part un cruel oubli.

Chère Madame Leymarie, laissez-moi ajouter : Chère amie, mes lèvres ont essayé de vous dire ce que pensera toujours mon cœur et si elles l'ont imparfaitement exprimé, votre belle âme saura comprendre l'étendue de mes

regrets et de ceux que je vous exprime au nom des rédacteurs de la *Revue*.

L'un des plus distingués, M. Léon Denis, que la souffrance retient à la chambre au retour d'un voyage de propagande, me prie, dans une lettre qu'il m'a écrite hier, d'adresser ici, à l'âme libérée de ses liens terrestres, à l'amie qu'il honorait depuis de longues années, l'expression de ses regrets sincères et à ses enfants l'assurance de la part bien grande qu'il prend, avec tous ceux qui ont connu Mme Leymarie, à la douleur que laisse toujours au cœur humain une séparation qui n'est que suspendue mais jamais brisée. »

A MADAME LEYMARIE

Tribut d'amitié.

C'est avec le cœur gros de larmes, que je me remémore qu'il y a déjà un mois, dans la *Revue*, une pieuse main amie cueillait à la hâte — car le temps lui était mesuré — une brassée de fleurs et, d'un geste douloureux et attendri en jonchait les pétales parfumés, sur la dépouille vénérée de notre Directrice à jamais regrettée.

Dans un précédent article, je n'avais pu retenir ma plume émue, d'accord avec les sentiments de mon cœur, pour consacrer quelques lignes affectueuses à Mme Leymarie ! — Était-ce pressentiment ? — Je ne saurais le nier. — Elle m'avait écrit sa souffrance ; mais, héroïque jusqu'à la témérité, présentait-elle son état, se refusait-elle à le voir, ou bien, réellement ne se rendait-elle pas compte de sa gravité ? Quoi qu'il en soit, elle m'en parla avec une telle insouciance que, pas un instant, je ne crus à l'imminence du danger. — Ce ne fut qu'au lendemain de mon article, que l'ami dont j'ai parlé plus haut, et qui portait à Mme Leymarie la plus respectueuse amitié, me jeta dans la stupéfaction en m'envoyant les lignes suivantes :

« — Vous venez, sans vous en douter, de jeter un bouquet funéraire sur le corps mourant de notre chère directrice. » — Et navré, il me mettait au courant de l'événement inévitable et cruel qui allait survenir trop tôt ! De jour en jour, presque d'heure en heure, l'état de notre chère patiente s'aggravait au point que bientôt, hélas, on abandonnait l'illusion que, contre toute espérance, on aurait voulu absolument retenir. La fin du laborieux voyage de Mme Leymarie s'effectuait, et, doucement, comme un beau soleil couchant sans nuages, de son corps lassé bien plus par la douleur et la lutte, que par les années, sa belle âme sereine, qu'aucune défaillance n'effleura ici-bas, prenait son envolée vers les sphères radieuses où, dans l'éclatante lumière, elle plane désormais.

— Si nous voulons nous retracer le portrait de la vraie femme spirite,



MADAME O. DE BÉZOBRAZOW

retournons en arrière et suivons dans sa noble carrière terrestre, la femme au cœur vaillant, que nous pleurons aujourd'hui :

Deux qualités primordiales se partagèrent sa vie : Elle fut à un degré éminent la femme du devoir, et, par sa tendresse active, elle resta la femme du foyer. — Épouse admirable, son dévouement à son mari fut inlassable ! En disant qu'elle était son Cyrénéen, nous restons au-dessous de la vérité. Nul n'ignore que dans la longue vie toute de combativité de M. Leymarie, les croix ne lui furent pas ménagées ; constamment à ses côtés, sa femme s'efforça toujours, malgré lui, d'en prendre la plus lourde part, ne lui laissant que celle qu'elle n'aurait pu porter sans défaillir. A sa mort, M. Leymarie remit entre les mains de sa femme le fardeau de ses travaux. Tout homme, en le recevant, aurait tremblé de l'assumer ; mais nous avons vu Mme Leymarie, avec sa grandeur d'âme toujours égale à elle-même, l'accepter sans un murmure et, simplement, mais avec quelle vaillance, se mettre à l'œuvre sans même se douter de l'admiration qu'elle provoquait parmi nous. — Au contact de l'épreuve, bien rude, nous voyions son âme grandir tous les jours. — C'est sous ce poids écrasant qu'elle a succombé ; ne l'oublions pas, nous, ses collaborateurs, qui étions si honorés de marcher à sa suite, nous qui savions apprécier la sûreté de son amitié et la modestie de son caractère. Maintenant, parlons de la mère si tendre que fut Mme Leymarie.

Elle aimait ses enfants d'une affection sans bornes ! Heureuse de leurs joies, elle était meurtrie de leurs peines ! Oh, qu'elle eût voulu, seule, en imprégner son propre cœur ! En dehors de ses travaux, de la *Revue*, elle ne vivait que pour sa famille — « cette chère patrie du cœur » — comme l'a si justement dit Joseph Mazzini. Elle fut la douceur de la vie des siens ; le souffle vivifiant qui les réconfortait. Aujourd'hui qu'ils pleurent, notre pensée tout entière vole vers eux, et nous partageons leur douleur immense.

— Leur mère si tendre est maintenant réunie à son cher compagnon de route, à leur père si excellent. N'est-elle pas heureuse dans cet au-delà merveilleux, plus près de Dieu, source inépuisable de l'éternel bonheur. — Sa pensée reviendra vers ses enfants, vers ses amis, et nous la sentirons comme un doux rayon de lumière céleste.

— Puis-je achever ces lignes, dictées à la hâte par mon cœur peiné, sans adresser mes vœux à notre chère *Revue*, dont les rédacteurs toujours fidèles, et dévoués, se grouperont autour de Paul Leymarie, notre jeune Directeur, par souvenir pour son père et sa mère, par devoir pour le maître dont ils conserveront l'héritage avec honneur, ainsi que l'a dit l'un de nous.

Ce fut le dernier vœu exprimé par notre chère directrice avant sa mort. Nous resterons pieusement attachés à son souvenir — et moi, je ne veux pas arrêter ma plume avant d'avoir dit à celle qui me donna souvent des preuves d'amitié :

Chère et noble Sœur, mon âme émue, étroitement enlacée à la tienne, t'envoie, dans un dernier et long baiser de paix, non pas un froid adieu, mais un ineffable « au Revoir » !

DIANE MAREST.

Nice, 10 octobre 1904.

MADAME LEYMARIE

Nous n'avons pas pu assister aux obsèques de Mme Leymarie, mais nous avons eu le bonheur — bonheur entre tous douloureux — d'échanger avec elle, la veille de sa mort, quelques paroles d'affectueuse sympathie et de lui serrer une dernière fois la main. Qu'il nous soit permis d'offrir aujourd'hui un hommage mérité à sa mémoire et de retracer pour les lecteurs de la *Revue*, quelques traits de sa vie droite et si bien remplie.

Notre chère et regrettée directrice fut la dévouée et digne compagne de son mari, dans ses croyances comme dans ses travaux, dans ses succès et ses joies comme dans ses peines et ses dures épreuves. Nous pouvons parler d'elle en vieil ami, habitué pendant de longues années à fréquenter son foyer, ce foyer si largement hospitalier, où les spirites étaient assurés de toujours trouver un accueil fraternel, les idées généreuses, d'ardents défenseurs, les pauvres et les souffrants, un secours ou une consolation.

Nous nous rappelons y avoir rencontré parmi les familiers : Jean Macé, Emmanuel Vauchez, Camille Flammarion, Hugo d'Alési, François Vallès, Trémeschini, Eugène Nus, Camille Chaigneau, Mmes Noeggerath, Boyelot, et combien d'autres encore dont les noms nous échappent, mais qui tous étaient captivés autant par la rare distinction et l'élévation du caractère de la maîtresse de maison, que par sa charmante et naturelle simplicité.

Lorsque Jean Macé voulut fonder cette ligue qui devait devenir, par là suite, la puissante Ligue de l'enseignement, lui qui n'était que spiritualiste, à qui s'adressa-t-il ? A des spirites dont il avait apprécié et constaté les idées élevées, l'esprit de dévouement et de désintéressement. Et quel fut pendant les quatre premières années le siège social de la ligue naissante ? — Ce fut, — nous l'avons déjà dit quelque part, le domicile de M. et Mme Leymarie. Pendant que son mari s'occupait de recouvrer les cotisations, Mme Leymarie tenait la comptabilité, rôle utile sans doute, indispensable même, mais combien modeste et obscur, et dont ils n'attendaient, d'ailleurs, l'un et l'autre ni rétribution, ni reconnaissance quelconque. Plus tard, quand M. Leymarie eût pris en mains la direction de la *Revue Spirite*, il continua son concours gracieux à la ligue, en battant le rappel avec instance et persévérance pour lui gagner de nouveaux adhérents. M. et Mme Leymarie, sincèrement et profondément spirites, avaient compris qu'en travaillant ainsi à la diffusion de l'instruction, ils travaillaient du même coup à la vulgarisation sérieuse

du spiritisme. Le rôle joué si noblement par Mme Leymarie, dans la fondation de la ligue, nous avons entendu nous-mêmes un jour M. Leymarie, le rappeler à M. Léon Bourgeois, alors que, successeur de Jean Macé, à la Ligue de l'enseignement, l'ancien Président du Conseil des ministres, à la tête d'une délégation de la ligue dont nous faisons partie, rendait visite à l'Hôtel de Ville de Paris, au Président du Conseil municipal ; et, si nous insistons sur ce point, c'est moins pour faire étalage d'une vaine gloriole, que pour montrer avec quelle largeur d'esprit M. et Mme Leymarie envisageaient et pratiquaient le spiritisme. A leurs yeux, ce n'était et ne devait être, ni une église fermée, ni un parti étroit : c'était, ainsi que nous le jugeons nous-mêmes, une lumière destinée à éclairer d'un nouveau jour, non seulement la question religieuse, mais encore toutes les questions sociales, sans excepter celles relevant de la science. Dans de telles conditions d'esprit, faut-il s'étonner de les avoir vus seconder de toute leur énergie les efforts de Godin, l'illustre fondateur du Familistère de Guise, et entraîner les spirites vers l'étude et la solution des grandes questions humanitaires, comme celles de l'établissement de la paix par l'arbitrage international, de l'émancipation de la femme, esclave du préjugé et de l'ignorance, de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, etc. ?

Parlons maintenant du rôle admirable que joua Mme Leymarie dans le fameux procès des spirites, où sa tendresse fut mise à une si cruelle épreuve. Forte de la probité sans tache de son mari comme de la sienne propre, forte de sa conscience, et forte aussi de la sincérité et de la grandeur de sa foi spirite, elle entreprit, en faisant appel à toutes les sympathies qui l'entouraient, comme aux témoignages de tous les honnêtes gens intéressés plus ou moins à sa cause, de faire casser le jugement inique qui avait frappé son mari ; et, dans ce but, elle publia, en 1875, un admirable mémoire, — qui est d'ores et déjà un précieux document pour l'histoire du Spiritisme, — dans lequel la lumière tout entière est faite sur le procès, où sont consignées les dépositions des témoins, toutes si manifestement favorables à M. Leymarie, ainsi que les affirmations et déclarations importantes d'un grand nombre de spirites militants ou connus, tels que : MM. Jaubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne, Trémeschini, ingénieur-astronome, le prince Emile de Sayn de Wittgenstein, le duc N. de Leuchtenberg, le comte de Bullet, la comtesse de Caithness, la marquise Marie de Rosalès, le colonel d'artillerie Devoluet, M. P. L. O'Sullivan, diplomate, ancien ministre des Etats-Unis à Madrid, Ernest Bosc, l'éminent architecte, etc., etc.

Quand notre ami Leymarie fut rentré, la tête haute, à la *Revue*, et eut repris, sur les pressantes instances de ses amis, ses fonctions d'administrateur de la Société fondée par Allan Kardec, Mme Leymarie aurait pu lui conseiller — qui l'en aurait blâmée ? — d'abandonner une place si périlleuse et si chargée de fâcheuses responsabilités. Elle n'y songea même pas, et continua à seconder son mari de toute son activité et de tout son cœur, dans sa grande

et difficile tâche. Avec lui, elle devait goûter quelques années de paix ; mais l'heure des luttes opiniâtres et des procès sans fin allait de nouveau sonner. Pour les soutenir, pour essayer de sauver de la ruine l'héritage et l'œuvre personnelle d'Allan Kardec, elle n'hésita pas à sacrifier une partie de sa fortune. A cette lutte acharnée, sans trêve, M. Leymarie devait succomber. Les procès étaient perdus, les amis morts ou dispersés, et il sembla un moment que tout allait crouler, s'effondrer, la librairie spirite et la *Revue*.

C'est alors qu'apparut tout le stoïcisme de Mme Leymarie qui, refoulant sa douleur, se résolut bravement et sans hésitation, à garder un poste qui semblait perdu. Pour elle, la mort de son mari n'était pas une mort, mais une entrée dans l'immortalité, dans cet invisible domaine d'où sont bannis tous les intérêts matériels, et d'où elle sentait qu'il pourrait encore l'aider puissamment dans son œuvre. Et elle s'y donna tout entière, jusqu'au moment où l'impitoyable mort la terrassa à son tour, sans qu'elle en eût jamais eu la moindre appréhension ou même la prévision. Cette idée de la mort ne pouvait hanter une âme aussi lumineuse que la sienne. Toute sa vie n'avait-elle pas été un combat à outrance contre cette immense duperte de la croyance à la mort, à l'anéantissement de l'être, œuvre divine du Créateur ?

Nous aussi, à notre tour, nous sommes convaincus que notre amie ne nous a pas quittés, et qu'elle va continuer de présider avec tous nos amis de l'au-delà, à la publication de la chère *Revue* et à la continuation de l'œuvre d'Allan Kardec.

Il n'y a pas longtemps, lorsqu'elle éditait *L'homme terrestre*, d'Emmanuel Darcey, elle nous disait : « Ce livre est un bien beau et bien bon livre, qui, pour moi, résume admirablement tout ce qu'il y a d'excellent, de juste et de vrai dans la doctrine spirite. Vous aurez, comme moi, j'en suis sûre, grand plaisir à le lire, et comme moi, vous penserez qu'il mérite d'être largement propagé. » Ces paroles étaient presque un testament.

Avons-nous besoin maintenant d'évoquer la légion des personnes à qui Mme Leymarie a fait du bien, qu'elle a secourues ou consolées ? De faire sortir de l'ombre, dont elle les enveloppait discrètement, toutes ses bonnes œuvres, toutes ses vertus ? Non, nous préférons laisser monter jusqu'à elle le concert de reconnaissance des unes, avec le parfum des autres.

O mort ! Tu croyais avoir ravi une mère tendre à ses enfants, un cœur dévoué à ses amis, un acharné défenseur à notre cause ! Mort, tu t'es trompée ! Tu n'as rien détruit, parce que tu n'es rien qu'une vaine illusion, parce que tu es seulement l'heure de la transformation, l'instant du passage de l'âme de la captivité terrestre à la liberté céleste. Derrière la transparence de ton voile d'épouvante, nous voyons se dresser consolatrice et radieuse l'immortalité, et nous entendons une voix mystérieuse qui nous crie : Courage ! Celle que vous pleurez n'est pas morte : non, car elle vient de renaître à la grande vie de l'au-delà qui vous attend tous ; elle ne vous a pas quittés, car vous devez sentir plus que jamais autour de vous son invisible présence. Vous avez conduit sa dépouille à la tombe, mais sur le fronton

de cette tombe étrange, qui ressemble au dolmen sacré de vos ancêtres, vos précurseurs, regardez ! Vous verrez sous le lierre et les fleurs qui couvrent son toit de granit, resplendir, ces paroles lumineuses gravées par un sage : « Mourir, c'est quitter l'ombre, pour entrer dans la lumière ! »

ALGOL.

LA RÉINCARNATION

(Suite.)

Dans un article précédent, nous avons établi, en nous appuyant sur des documents dont la valeur ne saurait être contestée, que la conception d'un péché originel, tel que l'entend la dogmatique officielle, est fausse et de tous points inadmissible, en ce sens qu'elle n'a d'autre valeur que celle que lui prête sa signification symbolique qui, demeurant lettre close pour la généralité des hommes, n'est accessible qu'aux initiés à qui sont familières les explications ésotériques.

Ce prétendu péché primordial, imputable au premier homme, mais dont les conséquences effroyables, au dire des orthodoxes, doivent se déverser sur l'universalité des descendants de cet ancêtre — à tout jamais impardonnable... s'il n'avait pour excuse de n'avoir jamais existé — ce péché, disons-nous, non plus unique, mais multiple, appartient donc à chacun de nous, à titre d'héritage *individuel*, car il n'est autre chose que le lot des instincts bons ou mauvais, des dispositions heureuses ou compromettantes qu'il apporte avec lui sur la terre, à chacune de ses réincarnations. Nous sommes, bon gré mal gré, fils de nos œuvres : la moisson correspond aux semailles et nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes — et non plus au pauvre Adam mythique — si la récolte ne répond pas à nos désirs.

Qu'est-ce à dire, s'il en est ainsi, sinon que la chute, avec le péché, le mal et la souffrance qui en sont la conséquence inéluctable, sont la quadruple manifestation d'un même phénomène psychique, unique dans son principe, mais multiple dans ses effets qui tous, quels qu'ils soient, se rattachent à deux grands faits fondamentaux et d'importance incomparable, puisqu'ils ne sont rien moins que les pôles sur lesquels repose l'axe de l'Univers moral tout entier, à savoir l'INVOLUTION et l'ÉVOLUTION.

L'involution ou descente de l'esprit dans la matière — voilà ce qu'est la chute.

L'évolution ou libération de l'esprit qui, du sein de la matière où il est immergé, veut remonter, doit remonter vers sa source — voilà la rédemption... inséparable de luttes, d'épreuves, d'épuration, c'est-à-dire de souffrance.

J'entends quelques questions inquiètes.

— Qu'est-ce donc que le mal, demande-t-on, dans son acception non plus conventionnelle, mais ésotérique ?

— Le mal est l'un des termes opposés qui, constituant par leur antithèse la trame même de la vie, forment pour ainsi dire le double « plasma », le double élément de l'univers physique, associé à l'univers moral — Esprit et matière combinés : ici, le bien, là-bas, le mal. En soi, le mal n'existe pas ou tout au plus n'est que relatif. Dans l'Etre absolu, il n'y a ni bien, ni mal. Pour mettre en saillie ces deux termes occasionnellement antithétiques, il faut que des créatures finies et imparfaites soient mises en présence de l'Etre infini et parfait. Il faut, surtout, qu'il existe une Loi qui, imposant aux êtres finis la poursuite d'un but défini, exige d'eux une orientation particulière. De là résulte que le mal est ce qui va contre la Loi, s'oppose à son accomplissement, alors que le bien, par contre, est ce qui agit en conformité de ses prescriptions. Et c'est parce que le premier de ces faits trouble l'équilibre universel, qu'il est qualifié par ce vocable « mal » qui éveille de prime abord une idée de culpabilité.

Or, cette Loi suprême qui maintient en équilibre le Kosmos tout entier, est la loi d'évolution ayant pour principe, tendance et fonction de pousser vers la perfection tout être originellement imparfait. C'est une loi de progrès, d'amélioration, de spiritualisation, en un mot d'ascension continue vers l'Idéal divin — objectif du plan de la création, pôle unique de la vie. Aussi est-ce par suite d'une dispensation divine, que cette impulsion ascensionnelle existe à l'état d'innéité dans tout être doué de vie, cette vie n'étant rien d'autre que l'agent par excellence de l'universelle perfectibilité. Universelle, disons-nous, car elle existe aussi bien dans les créatures les plus inférieures dont la première étape consiste dans l'acquisition d'une sensation qui, pour aussi sourde et vague qu'elle soit, les met en rapport avec l'ambiance de la nature, que dans les animaux supérieurs, où s'élabore une sorte de mentalité et que dans l'homme, enfin, où s'opère la progressive réalisation de la perfection par excellence, c'est-à-dire la spiritualité.

Eh bien, enfreindre ces conditions de perfectionnement inséparable de toute évolution, puisqu'il est le *desideratum* de la Loi, c'est se heurter à elle, c'est faire le mal c'est-à-dire pécher et se condamner à l'impuissance, jusqu'à ce que vienne à résipiscence l'être momentanément immobilisé dans sa marche par ses défaillances ou son mauvais vouloir.

Or, pour marcher dans la voie de l'évolution, il faut savoir, il faut comprendre ; et comment pourrait-elle le faire, la pauvre âme réincarnée, ignorante et comme désarmée, si, au milieu de toutes les incohérences d'un monde relatif et imparfait, ses facultés latentes n'étaient arrachées de leur léthargie, par le rude et douloureux contact de la matière qui l'enserme et la paralyse ? S'il est une Loi, la connaît-elle et n'est-il pas tout naturel que ses

premiers actes soient en désaccord avec des prescriptions qu'elle ignore ? Or, c'est du choc que produit ce désaccord que naît forcément la souffrance, expiation de ce premier péché — péché originel, s'il vous plaît de l'appeler ainsi — qui n'est rien d'autre que le mauvais choix fait entre les fruits divers de l'arbre de la Connaissance.

Le mal, c'est donc l'incapacité à faire le bien. Le mal, c'est de n'être encore que sur le premier échelon de la longue, si longue échelle qu'il faut gravir jusqu'à son faite. C'est la myopie de l'œil que n'a pas encore dessillé la lumière spirituelle, c'est en un mot « de l'incapacité » ; et comment s'étonner de ce que cette incapacité soit la caractéristique de l'humanité dans son enfance, alors que subjuguée par ses désirs, hypnotisée par ses sensations exclusivement matérielles, elle ne sait ni ne veut s'émanciper. N'aime-t-elle pas d'ailleurs son esclavage ; ne s'attarde-t-elle pas de parti pris dans les bas-fonds, en dépit de la Loi qui l'incite, bien souvent en vain, à remonter vers les hauteurs ?

Oui, c'est ainsi qu'erre presque fatalement l'homme primitif. Mais, c'est alors, nous venons de le dire, que surgit la souffrance et que s'ouvre devant lui, dans quelque milieu qu'il se trouve, la première école où va commencer, pas à pas, sa lente et pénible éducation. Ses désirs, ses besoins, ses sensations agréables ou douloureuses, fournissent des matériaux à sa pensée embryonnaire et provoquent chez lui quelques essais, certaines tentatives d'efforts. Au milieu des froissements que lui inflige cette matière qu'il aime tant cependant, s'élabore sa volonté naissante, bien faible, bien vacillante encore, mais qu'ont galvanisée quelques vagues désirs de progression. Dans son enfantine mentalité qu'éclairent des lueurs intermittentes, flottent des lambeaux de raisonnements, s'établissent des comparaisons plus ou moins suggestives. Il finit par comprendre que lorsqu'il viole la Loi, cette Loi qu'il ignore, mais qu'il incarne parfois dans ses fétiches, il s'inflige à lui-même des douleurs qu'il aurait pu éviter, et c'est, aiguillonné par elles, qu'il réfléchit, s'interroge et discerne, de temps à autre, une faible voix qui, s'élevant de sa conscience engourdie, lui murmure à l'oreille, comme en un écho lointain, les recommandations qui lui firent autrefois ses guides, alors que, sur le seuil de sa nouvelle vie, ils le prémunissaient contre les dangers futurs et, d'un dernier geste, lui indiquaient la route où il devait s'engager (Dr Th. Pascal).

Faisons, ici, une courte halte. Avant d'aborder les grandes idées qui se rattachent à la Réincarnation, base fondamentale de la doctrine spiritualiste, il nous paraît utile d'élucider certains points de cette doctrine, sinon pour les lecteurs habituels de cette *Revue* à qui ces questions sont devenues familières, du moins pour ceux qui n'en ont encore qu'une notion superficielle. Il est des objections qu'il est bon de prévenir, des questions qui ne peuvent

demeurer sans réponse et c'est, parmi ces dernières, que figurent au premier rang les suivantes dont l'importance est capitale :

— D'où vient l'âme humaine ? demande-t-on parfois, non sans une certaine hésitation.

— Pourquoi faut-il qu'elle involue dans la matière, et si cette chute est nécessaire, conséquemment normale, comment se fait-il qu'elle entraîne après elle tant de lutttes, tant d'efforts, tant de souffrances, enfin, dont l'acuité se complique d'un mystère inexplicable... car, pourquoi la douleur ?

Répondons tout d'abord à la première de ces questions : D'où vient l'âme humaine ?

C'est très haut qu'il faut remonter dans la série des mystères que les spiritualistes et occultistes ont dévoilés depuis une cinquantaine d'années.

Alors que le Logos ou Verbe divin, c'est-à-dire l'une des personnalités de grandeur suprême par lesquelles il plaît au Dieu unique de se manifester, alors que ce Logos veut peupler l'univers, dont il est le « Centre radiateur », d'âmes avec lesquelles il veut *partager les gloires de sa divinité*, il fait irradier de son propre foyer des torrents d'étincelles qui, toutes, renferment, en puissance, les énergies qu'il possède lui-même et qu'il leur transmet avec l'inépuisable libéralité d'un amour dont le « don de soi-même » constitue l'ineffable et suprême bonheur.

Et de ces graines divines, le sublime Semeur ensemeence l'espace, où s'effectuera, de monde en monde et de siècles en siècles, l'œuvre à nulle autre pareille de la divinisation de ces larves amorphes dont les consciences, tout d'abord inertes, arriveront, par l'évolution de leurs virtualités latentes, à posséder, dans leur plénitude puissance, intelligence, amour — gouttes qui deviendront océans, pâles lueurs qui deviendront flammes, rayons de Dieu qui deviendront des dieux.

Mais ces âmes... où donc étaient-elles avant leur éclosion à la vie ?

Elle n'étaient pas dans le non-être. Elles préexistaient dans l'Idéation divine. Elles sommeillaient dans l'Absolu, bercées par d'inexprimables rêves, agitées par les sourds tressaillements de l'attente... devant le flottant mirage des futures possibilités. Et de même que, dans la graine, dorment les facultés en puissance, de même, dans ces âmes embryonnaires, préexistent des germes de liberté dont les virtualités, quand elles descendent dans la matière, se proportionnent à l'instrument, c'est-à-dire au corps plus ou moins grossier dont elles seront revêtues.

Limitée tout d'abord, cette liberté, à peine digne de ce nom, s'appelle fatalité. C'est en effet sous l'empire d'une sorte de fatalité, sous les impulsions d'une espèce d'automatisme, que s'agitent les êtres au début de leurs incarnations. Sans la connaître, ils obéissent à la Loi, inconscients de leurs

actes, mais poussés par tels ou tels instincts, prodromes d'une mentalité ultérieure.

Puis vient le déterminisme, au sein duquel fluctuent ceux qui viennent de sortir de la période d'enfance morale et qui, sollicités par des mobiles ou attractions diverses, apprennent peu à peu à connaître celles auxquelles il est bon d'obéir, puis à s'orienter dans le dédale qu'ouvrent devant eux les innombrables incidents ou accidents de la vie.

Puis enfin — mais après combien de cycles d'essais, de tergiversations, d'épreuves innombrables — puis enfin, s'ouvre, pour les âmes, la phase des libertés réelles, devenues l'apauvage des individualités conscientes qui, parvenues au faite de leur ascension, c'est-à-dire au stade suprême de la coexistence divine, n'agissent plus, ne peuvent plus agir qu'en plein accord avec la Loi.

Passons maintenant à la seconde question. — Pourquoi faut-il que l'âme involue dans la matière et si cette chute est nécessaire, conséquemment normale, comment se fait-il qu'elle entraîne après elle tant de luttes, tant d'efforts, tant de souffrances ? Puisque Dieu est amour, objectent certaines personnes inquiètes, puisqu'il crée des âmes en vue du bonheur qu'il leur réserve, pourquoi donc ne les dispense-t-il pas du douloureux apprentissage qui, si lentement, les amène à leur libération ? N'aurait-il pu les créer conscientes, omniscientes, c'est-à-dire parfaites ?

— Non, répondrons-nous, il ne le pouvait pas, disons plutôt qu'il ne le devait pas. Il ne le devait pas, parce que, en agissant ainsi, il aurait détruit en elles le principe par excellence qui constitue leur grandeur, c'est-à-dire leur liberté. L'âme créée parfaite serait demeurée sans ressort, inerte, passive et conséquemment impersonnelle. C'est dans une sorte d'automatisme qu'elle aurait obéi à la Loi. L'on ne saurait comprendre qu'un être puisse progresser, s'il n'était entouré d'éléments hostiles en apparence qui le provoquent à l'effort. C'est du choix spontané qu'il peut faire entre le bien et le mal, qu'émergent sa volonté, sa responsabilité, la conscience qu'il a de son « moi », c'est-à-dire ce qu'il y a en lui de plus élevé, de plus divin. La vie est le champ clos où se livre l'inéluctable combat de l'esprit contre la matière qui doit être subjuguée, puis assimilée au principe dominateur. Or, sans lutte, c'est-à-dire sans souffrance, comment pourrait être remportée cette victoire nécessaire ? C'est dans la douleur, puissant creuset d'épuration, que s'effectuent les heureuses métamorphoses, que se fond l'égoïsme, que s'éteignent les malveillances, les jalousies, les haines et d'où sortent les divines vertus de tolérance, d'altruisme, de compassion, de fraternité universelle.

Est-il besoin de constater que ce qui constitue la légitimité d'une possession, c'est la conquête qu'on en a personnellement faite. Or, de quelle conquête eût été capable l'âme créée parfaite, c'est-à-dire riche, dès sa nais-

sance, de tous les apanages divins ? En quoi et comment pourrait-on se glorifier de ce que l'on a reçu à titre de simple don gratuit ? Il n'y a que les violents, dit l'apôtre, qui peuvent « conquérir » le royaume de Dieu. Mais pour conquérir, il faut savoir et pouvoir mettre en jeu volonté, force et vertus personnelles émanant d'un centre de vie qui ne peut être que le « moi », le moi soi-conscient, comme on l'appelle en langage mystique.

C'est donc à la constitution de ce « moi » que doit employer toutes ses énergies l'être qui comprend et accepte les devoirs que lui impose son évolution. Et quelle œuvre prodigieuse est cette élaboration d'une individualité qui, pendant si longtemps, dort dans l'être à l'état de germe et y somnellerait peut-être toujours, si elle n'était secouée de sa torpeur, par les rudes contacts de la matière qui, nous ne le savons que trop, ne nous ménage ni les sensations violentes, ni les chocs inattendus, ni les douleurs physiques, ni les angoisses morales et dont les vibrations venant frapper les cordes de la lyre humaine, en font sortir parfois quelques sons mélodieux... mais, combien plus souvent, des cris déchirants ou des gémissements étouffés. C'est ainsi, par le « martelage » qu'exercent sur les âmes les forces hostiles qui tournoient dans le monde, que s'éveille tôt ou tard la conscience engourdie. De même que le fer, au sortir de la fonte, doit passer par la fournaise, puis être violemment martelé sur l'enclume, pour arriver à la possession de ses qualités essentielles, de même que le diamant ne brille de tous ses feux qu'après avoir été, sur la plateforme, rudement dépouillé de sa gangue, de même l'âme, tout d'abord neutre, impersonnelle et surtout rendue déplorablement charnelle par les séductions de son domaine terrestre, finit, après les épreuves du creuset purificateur, par s'élever et se spiritualiser au point de savoir discerner, au milieu des contingences éphémères et des illusions décevantes, les vérités éternelles et les immanentes réalités.

Parmi les objets qui la sollicitent, s'il en est qui l'éloignent du but à atteindre — et la souffrance l'en avertit aussitôt — il en est d'autres qui s'en rapprochent. Du ruisseau à la rivière, de la rivière au fleuve et du fleuve à la mer lointaine, la pauvre fleur humaine est ballottée, souvent déchirée par les vagues de la vie... Qu'importe, pourvu qu'elle arrive ? C'est à son insu que l'âme est parfois poussée vers l'Océan divin, par telle épreuve douloureuse, tel événement imprévu et désastreux en apparence, mais les uns et les autres ne l'en aident pas moins, ne la soutiennent pas moins dans sa marche incertaine. Ces expériences qui la déconcertent, la désolent et lui paraissent inutiles, peuvent se répéter des centaines de fois, sans résultats appréciables, mais chacune d'elles rend plus clairvoyante sa conscience qu'illumine une lumière croissante. Son « moi » se formule, sa raison s'éclaire, son jugement se mûrit, si bien que sous la direction des guides, invisibles mais toujours présents, elle finit par acquérir la « connaissance spirituelle », science par

excellence qui pénètre l'inconnu, explique l'incompréhensible, relie les effets aux causes, rétablit l'équilibre et l'harmonie dans l'apparent désordre universel, résout enfin tous les problèmes et constate l'immanente Justice en même temps que l'incommensurable Amour.

Comprend-on, maintenant, pourquoi, l'âme doit s'incarner dans la matière adverse, lutter contre elle, la vaincre, puis se l'associer, pour l'emporter avec elle dans les régions où domine et rayonne l'éternelle spiritualité ?

Or, voici que viennent de nous être fournis les premiers résultats de notre enquête. Maintenant que nous avons une idée de la préexistence et de la constitution première de l'être, nous pouvons essayer d'esquisser à grands traits le processus de son évolution dans la matière où il est descendu. C'est dans l'espace, avons-nous dit, c'est-à-dire sur les mondes qui peuplent l'infini, qu'a été semé le germe divin et c'est là qu'il va se revêtir de formes ou corps successifs dont la complexité croissante permettra l'éveil de ses facultés, dont le nombre, également progressif, se proportionnera aux progrès successivement accomplis.

Ces corps sont tous composés de « force-matière », double élément mystérieux que nous ne connaissons guère que par l'appellation sous laquelle il est désigné par les occultistes, mais qui, nous le savons, constitue ce que l'on pourrait appeler le « plasma » ou l'étoffe de tout ce que renferme l'univers, depuis l'atome primordial, jusqu'au plus gigantesque des soleils. Ce que nous savons encore, c'est que tous ces corps baignent dans l'océan de la Flamme divine qui est tout à la fois l'élément constitutif de la création, sa force, sa vie, son âme, son origine et sa fin. Aussi, n'existe-t-il pas de matière morte ou inorganique, comme le prétendent les savants. Toute matière palpite sourdement sous l'étreinte de la vie que manifeste le mouvement, mouvement d'autant plus complexe qu'il a pour véhicule une matière plus subtile, plus affinée, mieux organisée en un mot et, par suite, plus apte à reproduire telle ou telle des vibrations dont l'univers est pénétré, depuis la pierre de la montagne jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme, tous, êtres vivants, en qui s'agite un « dieu caché » — principe évoluant qui les galvanise, les soulève en quelque sorte et les pousse à l'ascension continue.

« L'univers entier, disent les sages de l'Inde, peut être considéré comme un ensemble de mouvements associés, sous l'impulsion desquels s'accomplissent d'incessantes métamorphoses — flux éternel d'énergies que scande et régularise un éternel reflux, modalités de vie rétrograde ou progressive, suivant l'intensité des impulsions transmises. Et c'est ainsi que, dans le laboratoire universel, s'échelonne un « agrégat de vibrations progressives » qui partant de la matière dense, s'associent à celles de l'éther lui-même dont les sublimations, de plus en plus spirituelles, finissent par atteindre au *Summum* suprême, à la substance indivisible, d'où émanent la nature et la vie qui ne

sont rien moins que l'idéation divine, rien moins que la manifestation du Verbe même de Dieu. »

Voilà pourquoi, dans tout centre de vie, se tient l'âme plus ou moins évoluée, l'esprit spectateur des activités matérielles, inspirateur et guide de la conscience qui lentement évolue sous l'impulsion de l'immuable Loi.

Et il est indispensable qu'elle le soit. Si la Loi n'était pas immuable, le monde désemparé, oscillant sur sa base, serait perpétuellement menacé de rentrer dans son foyer primitif. C'est cette Loi, la Bonne Loi, comme l'appellent les Sages, le Karma comme l'appellent les Indous, que l'homme doit suivre, respecter, aimer surtout, car c'est la loi de justice, la loi des répartitions équitables qui fait de l'homme son propre juge, son propre héritier, puni par lui-même, récompensé par lui-même, alors qu'il a choisi la bonne voie, sous l'inspiration de cette loi protectrice qui dirige toute chose, réconcilie tous les contraires, sauvegarde toutes les responsabilités et met en harmonie la délicate et frémissante lyre humaine, avec la grande Lyre de l'univers cosmique.

N'oublions pas que l'homme est un nouveau-né qui a besoin d'être conduit, soutenu, au milieu des obstacles et des embûches dont l'entoure la matière qui voudrait, ne pouvant le reconquérir, l'entraver tout au moins dans sa marche incertaine. Toutefois, qu'il soit sans crainte. Si l'implacable ennemie le harcèle du dehors, le jeune dieu qui est en lui, qui est lui-même, le protège, le défend et remporte à son profit la victoire décisive, si bien que cette matière, si longtemps maîtresse du champ de bataille, finit par capituler, se soumettre au vainqueur... plus encore, s'associer à lui et en devenir l'instrument, la « servante docile ». Ne nous dit-on pas que l'univers entier a été créé pour le service des âmes et que toutes les forces de la nature concourent à la réalisation de l'œuvre par excellence, à savoir la future et universelle libération de l'esprit ?

Mais, ne nous méprenons point. Nous aussi nous devons collaborer, associer nos efforts aux efforts de ceux qui nous aident. Si c'est pour nous que travaille l'univers, travaillons avec lui pour la spiritualisation finale. Nous sommes de haute race, de royale origine, c'est entendu ; mais prenons garde de déchoir. Nous sommes nés larves divines, mais il s'agit maintenant de conquérir des ailes, pour devenir maîtres de ces espaces où nous avons été jetés à tous les vents du ciel, puis roulés de siècle en siècle, au sein de toutes les péripéties d'un voyage si long qu'il nous paraît éternel. Et pour cela, allons en avant, toujours plus loin, toujours plus haut. Laissons le passé s'ensevelir dans son abîme, c'est l'avenir seul qui nous importe. Déblayons le terrain que peuvent encombrer encore les débris de croyances mortes. Il ne s'agit plus ici d'un paradis de fantaisie, où nous irions nous engourdir dans une sorte d'ankylose spirituelle. Vivre, c'est agir, c'est gra-

dir, c'est gravir jusqu'à son zénith la spirale presque infinie qui n'a d'autre terme que la conquête de notre consciante immortalité.

Voilà l'œuvre qui nous attend.

Eh bien, je le demande, qui donc pourrait raisonnablement imaginer que, pour l'accomplir, cette œuvre prodigieuse, peuvent nous suffire les quelques années que met à notre disposition notre éphémère séjour sur la terre ? Et encore si nous savions les utiliser, ces quelques années ; mais hélas ! avec quelle insouciance et quelle folie parfois les gaspillons-nous du berceau à la tombe ! Parmi les hommes les plus sérieux, combien s'en trouve-t-il qui en comprennent l'importance ? Se font-ils une idée du vrai sens de la vie, des prérogatives des êtres qui en ont été gratifiés et de l'exigence légitime avec laquelle ils peuvent réclamer un champ d'action proportionnel à la grandeur de l'œuvre qui nous est imposée ?

L'idéal des libres penseurs, des philosophes matérialistes n'est autre, nous le savons, que de se créer, sur notre triste terre, un séjour de prétendu bonheur dont tout homme qui a vécu, c'est-à-dire souffert, peut apprécier la déplorable fragilité. Cette « vallée des larmes », expression contre laquelle s'insurgent, dans leur stupéfiant parti pris, tous les adorateurs de la matière, n'est-elle pas absolument justifiée ? Rêver d'une terre où règneraient toutes les vertus et où chacun pourrait jouir de toutes les joies qu'il se croirait en droit de réclamer, n'est-ce point se leurrer misérablement ?

Oh ! nous savons combien sont séduisants les rêves dont se bercent les fanatiques admirateurs du futur *Eldorado* terrestre qu'ils imaginent dans leur honnête naïveté. Nous savons de quel éclat brille à leurs yeux ce jour, où l'homme arrivé à l'apogée de sa puissance et de sa grandeur, créateur d'un merveilleux état social, ne trouvera plus, dans le monde physique, que richesse et satisfaction, dans le monde moral que justice et solidarité.

Oui, certes, solennel et béni serait ce jour où le pain de la communauté se partagerait en parts identiques entre des frères tous égaux que ne divisaient plus en catégories jalouses ni titres, ni castes, ni privilèges, si bien que marcheraient, la main dans la main, tous les membres de la grande famille humaine, sous les rayons d'un soleil dont la lumière serait pour tous égale et vivifiante, sous la voûte d'un ciel dont les quatre vents n'apporteraient à la terre qu'un même souffle, le souffle régénérateur des inviolables libertés...

Hélas ! Trouvez-moi donc les introuvables citoyens de cette République si belle, mais si chimérique ! Elle n'est pas encore née la race de ces êtres d'élection dont les précurseurs clairsemés disparaissent au milieu de ces égoïstes impénitents, dans le cœur desquels existe à peine le germe des vertus nécessaires : sagesse, douceur, désintéressement, tolérance et pitié.

C'est une profonde erreur de croire que les progrès de la civilisation amè-

ment, à leur suite, moralité plus grande et bonheur plus complet. Sommes-nous donc bien plus heureux que nos devanciers qui n'auraient même pu se faire une vague idée du merveilleux progrès d'une science qui, depuis un demi-siècle, marche à pas de géant et nous stupéfie par ses découvertes ? Non, à coup sûr. J'en appelle à tous ceux dont l'âme anxieuse, insatisfaite, flotte et attend bien plus, bien mieux, tout autre chose que ce que nous avons, et il faut être le jouet d'illusions vraiment inexplicables, pour espérer contre toute espérance et s'obstiner à construire, dans les brumes de notre vallée terrestre, de fantastiques châteaux non moins inconsistants que ces brumes elles-mêmes.

Eh bien, nous l'avons déjà dit plus haut, nos visées sont plus hautes, et tout autrement exigeantes. Nous nous refusons à considérer, comme demeure stable, ces tentes fragiles exposées au déchaînement de toutes les tempêtes possibles. Nous n'accordons aucune confiance aux garanties que nous offrent les prétendues réalités du monde matériel. Il n'est de sécurité que dans les régions de l'invisible et ce n'est que là que nous croyons devoir jeter l'ancre de notre espérance.

La vie présente n'est que temporaire ; les bénéfices du passé sont périmés, les vies à venir qui, toutes solidaires et s'enlaçant l'une à l'autre, constituent la longue chaîne de notre vie unique, peuvent, seules, nous garantir l'échéance de notre évolution. Et c'est pour ces raisons que nous acceptons comme dignes de toute confiance les enseignements de la doctrine des réincarnations successives.

— Les réincarnations ! nous crient dans leur stupéfaction les sceptiques de toutes catégories, mais ce ne sont là que conceptions chimériques, que simples et pures hypothèses...

— Hypothèses, si l'on veut ; nous acceptons le mot sous bénéfice d'inventaire... et l'inventaire est déjà fait. Mais d'où vous vient, ô sceptiques, ce souverain mépris des hypothèses ? Oubliez-vous quel rôle elles ont joué dans le passé, quel rôle elles peuvent jouer dans l'avenir ? Ne sont-elles pas la sonde qu'on jette dans l'inconnu, n'ont-elles pas servi de base à la plupart de nos systèmes, en attendant qu'elles fussent justifiées — et combien l'ont été depuis par investigations expérimentales.

Nous concédons volontiers que la doctrine de la réincarnation ne saurait être encore prouvée, à ceux qui ne sont pas doués de la vision spirituelle, comme le théorème du carré de l'hypothénuse, mais combien d'échaffaudages scientifiques s'écrouleraient en tout ou en parties, si l'on ne consentait à les accepter provisoirement, en attendant que des preuves indiscutables viennent en légitimer l'emploi ? Comment, pour n'en citer qu'un exemple, expliquerait-on l'organisation de notre univers cosmique, si l'on mettait en doute le principe de la gravitation newtonienne qui n'est rien de plus, on le

sait bien, qu'une « simple et pure hypothèse » ? Toutefois, comme elle explique tous les problèmes du monde sidéral, il faut bien lui faire bon accueil, faute de mieux... s'il y a mieux.

Nous connaissons des savants réfractaires qui usent leur vie dans la recherche d'une loi autre que celle qui fut suggérée à l'illustre mathématicien anglais, par la chute de la pomme légendaire. En attendant qu'ils trouvent autre chose, contentons-nous de l'hypothétique gravitation... en même temps que, par analogie, nous déclarons entièrement suffisante « l'hypothèse » de la réincarnation, en admettant qu'elle en soit une, laquelle, soit dit en passant, est tout aussi efficace et probante pour l'explication de l'univers moral, que l'est l'hypothèse de Newton pour l'explication de l'univers cosmique.

— Soit, nous disent quelques incrédules à demi persuadés, mais pourquoi la réincarnation ? Et pour toute réponse nous demandons, à notre tour : comment pourrait-on faire sans elle ? Sans elle, le Kosmos visible et invisible, ou, si l'on préfère, matériel et moral, serait-il cet organisme merveilleux dont la mise en action ne peut avoir eu pour auteur que le suprême Inconnu dont l'amour et la justice égalent la puissance ?

Sans elle, le monde, au point de vue moral, ne serait plus que la réédition de l'antique chaos légendaire où tourbillonnaient, autrefois, nous dit-on, tous les éléments confondus. Ce serait le désordre sans fin, le domaine du mal incoercible, le triomphe de l'égoïsme souverain, le règne de la force sans contrôle, l'absence de toute équité, la suppression de toute espérance, la négation de tout idéal, l'inconscience universelle écrasant les consciences isolées, avec, pour perspective finale, le néant dans toute son horreur révoltante... un monde tel, enfin, que pourrait lui être appliquée, sans exagération, la définition macabre de je ne sais plus quel sceptique en révolte : « la terre, hideux charnier à demi recouvert par un champ de massacre éternel. »

Eh bien, c'est ce chaos immonde, c'est ce pandémonium affolant que remet en ordre, qu'explique et justifie la doctrine de la réincarnation, par la raison qu'elle seule nous donne la clef de tous les mystères troublants qui nous entourent et nous oppressent.

Ces problèmes abondent ; mais s'il en est un qui semble être le résumé de tout ce qu'un esprit malfaisant aurait pu accumuler en fait d'iniquités monstrueuses et de scandaleuses injustices, c'est à coup sûr celui de « l'inégalité des conditions. »

Essayez de l'expliquer, vous n'y parviendrez point. Interrogez les moralistes, les philosophes, les savants, les docteurs, les croyants les plus convaincus, les esprits les plus optimistes... nul d'entre eux ne vous répondra.

Problème obscur, logogriphe insoluble, en effet, pour quiconque cherche

au hasard, argumente, suppose, puis renonce en fin de compte... mais si facile à résoudre pour ceux qui, connaissant la philosophie ésotérique, vous expliqueront comment il se fait, sans que la moindre atteinte soit portée à la justice immanente, qu'il existe, sur le monde spécial que nous habitons, une si prodigieuse divergence entre les personnalités qui y accomplissent leur stage évolutif, qu'il s'y trouve tant de natures bestiales à côté d'âmes bonnes et généreuses, tant de fous à côté de quelques sages, tant d'êtres déshérités, affectés de difformités répugnantes, à côté de tant de privilégiés de la nature qui pourraient servir de modèles aux sculpteurs ou aux peintres; que d'autre part, dans le domaine intellectuel, l'on rencontre, ça et là, des Newton, des Leibnitz, des Arago, au milieu de foules ineptes, de cerveaux atrophiés ou rudimentaires qui ne peuvent comprendre, ni même penser, et que se coudoient, enfin, dans l'éternel conflit des castes sociales que divisent des haines implacables, des millionnaires qui ne savent que faire de leur colossale fortune, avec des milliers de misérables qui autour d'eux meurent lentement de faim.

Ils vous diront encore, ces hommes qui savent, dans quelles conditions doubles fonctionne cette loi de la réincarnation qui explique et justifie toutes les inégalités sociales, en arrachant au grand Sphinx sinistre le voile sous lequel il se dissimule depuis tant de siècles. Ces conditions sont doubles, en effet. Dans l'application de la Loi de justice, il y a tout d'abord un *fait* qu'elle nous révèle et, d'autre part, une *clause* qu'elle nous impose inéluctablement.

Le « fait » consiste en ce que les âmes qui nous semblent avoir été de tous temps contemporaines, sont, en réalité, d'âges très différents et se distinguent les unes des autres par des évolutions respectives, d'étendues fort inégales. A côté d'âmes évoluées depuis un nombre incalculable de périodes cycliques, il y a des âmes jeunes qui, beaucoup plus tard, sont arrivées à la vie et se trouvent encore dominées par les instincts sauvages d'une animalité mal éteinte. Eh bien, c'est dans la catégorie de ces âmes relativement jeunes et conséquemment inévoluées, qu'il faut classer les sauvages inaptes à tout effort intellectuel, ces hommes embryonnaires dont nous parlent les voyageurs et parmi lesquels il en est qui ne peuvent compter au-delà du chiffre 3. Ames jeunes encore, certains idiots de naissance dans le cerveau desquels ne s'opèrent que de confuses vibrations. Ames jeunes, surtout, ces scélérats aux passions sanguinaires qui font tache parmi les civilisés et chez lesquels — qu'ils soient sur le trône ou dans les bagnes — subsistent les instincts des fauves dont ils sont les héritiers directs et qui épouvantent leurs contemporains par leur inexplicable férocité.

Ce n'est qu'à la suite d'innombrables réincarnations, que sont parvenus au degré de perfection, que l'on constate chez eux avec admiration et reconnaissance, ces philosophes de l'antiquité, ces sages de tous les temps, ces nobles

martyrs des causes humanitaires, ces Instructeurs qui, dans les sanctuaires de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie, ont accumulé d'inépuisables trésors de sciences occultes et développé en eux les plus hautes facultés de connaissance et de clairvoyance qu'il soit donné aux hommes de notre race de posséder dans leur plein épanouissement.

La « clause » d'autre part, que nous impose la Loi de justice, consiste en ce fait que l'homme, seul maître de ses destinées, héritier de ses mérites et de ses démérites, ne peut récolter que ce qu'il a semé au cours de ses vies antérieures ou dans sa vie actuelle. Il faut que dans le compte courant de son Karma, chaque dette soit annulée par une expiation adéquate. Tout se paie et l'homme seul peut, par un solde complémentaire, se libérer de son passé.

C'est lui-même qui devient ainsi son propre rédempteur, sans intervention étrangère qui ne saurait exister. En tout état de cause, donc, toute misère présente, toute souffrance physique ou morale, sont le résultat de fautes antérieures. Aujourd'hui est le liquidateur d'hier, si bien que c'est en toute justice — en dépit de nos protestations et de nos révoltes — que nous apurons notre compte débiteur. *Tout est juste, nous* affirme-t-on et c'est en vertu de cette déclaration, qu'il nous sera possible, dans chacune de nos réincarnations, de rétablir l'ordre, dans le désordre apparent dont s'inquiètent ou se scandalisent tant d'âmes désespérées.

Dans un prochain article, seront données quelques autres preuves de l'absolue nécessité de la réincarnation.

ED. GRIMARD.

(A suivre.)

UN FAIT DE SECONDE VUE

(Page inédite d'Allan Kardec.)

En faisant des recherches dans de vieux papiers ayant appartenu à la Société spirite fondée par Allan Kardec, nous avons découvert cette page, concernant un fait de seconde vue, et entièrement écrite de la main du maître. Nous nous empressons de la reproduire. (N. de la R.)

Imitation de l'Évangile

PHÉNOMÈNE DE MÉDIUMNITÉ VOYANTE

Paris, 20 octobre 1863.

Mlle V..., de Lyon, est douée d'une seconde vue remarquable ; elle voit non seulement les Esprits sans être en somnambulisme, et dans l'état normal,

mais elle voit les choses à distance avec une grande précision. Etant venue passer quelques jours à Paris, elle vint me voir rue Sainte-Anne et ne trouva que ma femme ; j'étais, depuis mon retour de Sainte-Adresse, retiré à Ségur pour travailler plus tranquillement à mon ouvrage sur l'Evangile ; comme elle repartait le soir même, elle ne put venir m'y trouver. Ma femme lui dit : « Puisque vous ne pouvez aller le voir, ce qu'il regrettera beaucoup, pourriez-vous vous y transporter en Esprit, et le voir d'ici ? » — Elle se recueillit un instant, et dit :

« Oui, je le vois ; il est dans une chambre au rez-de-chaussée, très claire ; il y a trois fenêtres... Oh comme c'est gai !... la maison est entourée de jardins... tout est calme et tranquille... on ne voit que des arbres et des fleurs... Il est assis, près d'une fenêtre et travaille... Il est entouré d'une foule d'Esprits qui l'entretiennent de ce qu'il fait... dans le nombre il y en a qui paraissent très supérieurs et qui l'inspirent... l'un d'eux, surtout, paraît être au-dessus de tous les autres parce qu'il est l'objet de leur déférences. »

Dem. — Voyez-vous la nature du travail dont s'occupe mon mari ? —

Rép. — Attendez... Je vois un Esprit qui tient un grand livre... il l'ouvre et me montre ce qui est écrit... je lis : *Evangile*.

Remarque. — C'était, en effet, à mon livre des Evangiles que je travaillais et dont le titre était encore un secret pour tout le monde. Mlle V... ne pouvait donc le savoir ; quant à ma femme, elle ignorait si, à ce moment, je travaillais à cela ou à autre chose ; rien, par conséquent, ne pouvait influencer la pensée de cette demoiselle. La description des lieux, qu'elle n'avait jamais vus, était en outre parfaitement exacte ; la pièce où j'étais avait effectivement trois fenêtres, ce qui n'est pas ordinaire, et donne de tous côtés sur des jardins. Ma femme ignorait que je fusse dans cette pièce, qui est le salon ; elle pouvait plutôt me supposer dans mon cabinet de travail. Toutes les circonstances étaient donc réunies pour prouver que Mlle V... voyait réellement, et n'était pas le jouet de son imagination. Ce fut aussi, pour moi, une nouvelle preuve de l'intérêt que les Esprits prenaient à cet ouvrage, et de leur assistance dans mes travaux.

ALLAN KARDEC.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

(Suite) (1).

X

Le Concile de Nicée.

Douze ans s'étaient écoulés depuis la promulgation de l'édit de Milan. Constantin était arrivé au faite de la puissance. Depuis Auguste, jamais empereur n'avait été aussi grand. Ses légions étaient partout victorieuses ; les prétoriens soumis et dévoués. A l'intérieur, aucune révolte n'avait troublé la *Paix Romaine*.

Alors que les 44 empereurs, qui s'étaient succédé depuis Auguste, n'étaient restés sur le trône que pendant une moyenne de deux années, et avaient presque tous péri de mort violente, Constantin allait régner pendant près de trente ans au milieu du calme le plus complet. Et bien que, pendant tout son règne, il se fut mis en opposition avec les idées de son temps, bien qu'il eût froissé par ses édits novateurs et les grands et le peuple, aucune révolution n'avait été tentée contre lui. — Ce calme dans l'Etat était nécessaire. — Si Constantin n'avait pas régné pendant d'aussi longues années, il est probable que ses successeurs n'auraient pas suivi sa politique ; mais la continuation de cette politique, favorable aux idées nouvelles, était indispensable pour qu'elles pussent se développer ; il fallait que Constantin eût tout le temps nécessaire pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il devait accomplir.

Nous avons vu que le peuple et les artisans, pour des raisons diverses, accouraient de plus en plus vers les idées chrétiennes ; quant aux Patriarches et aux Chevaliers, qui avaient renoncé à faire une opposition désormais inutile, ils acceptaient aveuglement la politique du maître qu'ils se préparaient à suivre à Constantinople.

Ainsi, il se formait dans tout l'Empire, depuis les plus hauts jusqu'aux derniers échelons de la société, un courant d'idées qui allait chaque jour grandissant ; et l'union des chrétiens entre eux, leur organisation, la discipline à laquelle ils s'étaient volontairement soumis, constituaient une force morale des plus considérable.

C'est sur cette force toute nouvelle, qui n'existait nullement au commencement de son règne, et qu'il avait créée lui-même de toutes pièces par sa sage

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903 ; janvier, février, mars, avril, mai et juin 1904.

politique, que Constantin chercha alors à s'appuyer. Il vit de quelle aide pouvait être, pour lui et ses successeurs, cet entraînement irrésistible des peuples vers le Christianisme, et il songea à faire de cette religion, née d'hier, la religion de l'Etat.

On comprend cette détermination à cette époque de son règne ; on ne peut se l'expliquer à son début autrement que par les motifs que nous avons donnés. Mais, pour imposer à ses peuples cette nouvelle croyance, il fallait d'abord faire disparaître toutes les oppositions, toutes les sectes qui divisaient les chrétiens ; et, pour arriver à ce but, l'empereur résolut de réunir, dans un grand concile, tous les évêques de la chrétienté. Ils étaient très nombreux : les sièges épiscopaux s'étaient multipliés et, suivant les historiens, plus de deux mille évêques ou archevêques répondirent à l'appel de l'empereur, et se dirigèrent vers Nicée. L'émotion avait été bien grande quand on avait appris que les chefs de l'Eglise étaient convoqués par le maître du monde pour délibérer sur des questions religieuses qui, depuis si longtemps, divisaient les esprits. C'était un événement extraordinaire, comme on n'en avait jamais vu, car les petits conciles qui s'étaient réunis jusqu'alors dans les provinces et qui ne s'étaient occupés que de questions secondaires ou de questions de personnes, n'avaient eu aucune influence sur les peuples. Il n'allait pas en être de même pour ce concile, auquel on pouvait réellement donner le nom de concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Les questions qu'il devait trancher étaient des plus graves : de leur solution allait dépendre l'avenir religieux de l'humanité ; et la plus importante de toutes était celle de la divinité du Christ.

Jean, le premier, avait affirmé cette divinité, et l'intelligence simpliste des peuples avait accepté cette croyance. Il plaisait à ces natures primitives de voir Dieu s'incarnant parmi les pauvres et venant sauver les pauvres en les rachetant du péché, et en leur promettant un avenir de bonheur.

Leurs conceptions ne pouvaient pas s'élever jusqu'aux hypostases des Néoplatoniciens qui reconnaissaient trois principes divins émanant l'une de l'autre, le Bien, l'Intelligence et l'Ame universelle. Ils ne comprenaient pas davantage les distinctions subtiles d'Arius et de ses disciples qui admettaient que le Verbe était de *substance semblable* à Dieu, mais non de *même substance*.

Je ne rappellerai pas ici toutes les discussions puériles qui eurent lieu sur cette obscure question. Je me bornerai à exposer en quelques mots la doctrine des Ariens.

S'appuyant sur les évangiles synoptiques dans lesquels le Christ est toujours subordonné au Père, et surtout sur celui de Marc, le plus ancien des trois, qui dit que « le Christ est un prophète puissant en œuvres et en paroles, fait par Dieu Christ et Seigneur », les disciples d'Arius disaient : « Si le Christ

est Fils de Dieu, il a été créé par lui ; donc il lui est subordonné. Si le Fils est subordonné au Père, il n'est pas Dieu. Puisqu'il n'est pas Dieu, il n'est pas de la même substance. Si le Père a engendré le fils, celui qui engendre existait avant celui qui est engendré. Donc, il y a eu un temps où le Fils n'existait pas. Le Verbe n'est ni éternel comme le Père, ni de même nature, ni de même substance.

« Si rapproché de Dieu que soit le Christ, disait Origène, il ne peut l'égaliser, et il ne diffère des autres créatures que par son degré de perfection. « Il n'y a de vrai Dieu que Dieu lui-même, Dieu le Père, créateur de toute éternité : le Fils participe de la nature divine, mais il n'est pas Dieu. » Et Tertullien disait expressément : « Il fut un temps où Dieu existait sans le Fils. »

Si ces idées étaient indifférentes au peuple, elles avaient gagné un grand nombre de chefs des églises. Beaucoup d'esprits avancés de cette époque les comprenaient et se refusaient à admettre ces trois personnes incompréhensibles, distinctes, quoique n'en formant qu'une, également parfaites, également éternelles, également créées. D'autre part, il leur répugnait de penser que le Dieu, souverain éternel de toutes choses, le Dieu omnipotent et omniscient, se serait abaissé jusqu'à revêtir l'enveloppe humaine pour apporter à l'humanité un salut problématique. Ne pouvait-il pas la sauver par d'autres moyens ?

Ces esprits étaient évidemment dans le vrai absolu. Mais ils ne voyaient pas au-delà de leur temps : leur vue était limitée à l'époque présente, et ils ne pouvaient pas se rendre compte que le dogme de la Divinité du Christ était indispensable à la diffusion de l'idée religieuse, et par suite à l'évolution humaine.

Il fallait, d'une part, confirmer les hommes dans la croyance à un Dieu unique, et d'autre part leur donner une autre conception que celle de ce Dieu abstrait des philosophes, immuable sur son trône, immobile dans son éternité, absolument incompréhensible. Ce Dieu, du reste, n'avait rien fait pour les générations passées, et celles-ci l'avaient remplacé par toutes sortes de divinités accessibles à leurs sens et à leur intelligence.

Pour faire disparaître ces divinités il fallait plus qu'un homme, il fallait un Dieu. Jamais un homme, quelque grand qu'il eût été, n'aurait pu lutter contre les idoles des païens et des barbares, et n'aurait pu effacer de leur mémoire tous ces dieux, demi-dieux et héros de toutes sortes qui étaient, depuis tant de siècles, l'objet de leur adoration.

Jésus philosophe, prophète ou thaumaturge, n'aurait pas eu, sur les générations futures, plus d'influence que ceux qui l'avaient précédé. Simon le magicien et son médium Hélène avaient accompli des prodiges qui avaient stupéfié les Romains. Apollonius de Tyane avait fait des miracles et il avait

vu des foules considérables se réunir autour de lui pour écouter sa morale pythagoricienne. Simon et Apollonius étaient depuis longtemps oubliés : — il en eût été de même du Christ.

Si on avait dit aux Barbares, vainqueurs du monde romain que, quelques siècles auparavant, un homme avait recommandé de s'aimer les uns les autres, de pardonner à ses ennemis, d'être bon, doux et humble, jamais ces peuples n'auraient accepté ces idées. D'abord, parce qu'elles étaient trop au-dessus de leur mentalité ; et, ensuite, parce qu'ils auraient toujours préféré écouter les paroles de leurs devins et de leurs prêtres, plutôt que celles d'un homme mort, il y avait quatre ou cinq cents ans, et dont ils étaient incapables de comprendre la grandeur.

Il pouvait en être tout autrement, si on leur présentait ces pensées comme celles d'un Dieu descendu sur la terre pour faire le bonheur des hommes. L'idée d'êtres supérieurs venant se mêler aux hommes pour les diriger, — ce souvenir lointain des âges primitifs, — était restée dans les esprits, et ils étaient tout préparés à l'accepter. Aussi, lorsque les prêtres chrétiens vinrent leur parler d'un Dieu qui s'était fait homme pour délivrer les hommes de la misère et de la mort, et qu'ils leur firent entrevoir cette nouvelle divinité, au milieu des pompes d'un culte qui frappait leur imagination, ils ne cherchèrent pas à discuter les mystères dont elle était entourée, et ils se prosternèrent devant elle. Ainsi peut s'expliquer la diffusion de l'idée chrétienne et la conversion si rapide des peuples barbares.

On voit, par toutes ces raisons, combien il était important que la Divinité du Christ fut proclamée, et qu'elle fut affirmée sans pouvoir être l'objet d'aucune contestation ; mais, pour cela, il était indispensable que le pouvoir séculier vint en aide au pouvoir religieux. Ce fut encore l'œuvre de Constantin.

Comme il a été dit plus haut, plus de deux mille évêques, venus de tous les points de l'Empire, avaient répondu à l'appel de l'empereur et s'étaient dirigés vers Nicée.

Constantin, avant de les réunir, chercha à connaître leurs opinions et il constata que le plus grand nombre avait adopté la doctrine d'Arius, et qu'ils n'étaient nullement disposés à reconnaître le Christ comme Dieu.

Arius, prêtre d'Alexandrie, doué d'une vaste intelligence, recommandable par sa science autant que par ses vertus, jouissait d'une grande influence dans le monde chrétien, et les évêques les plus instruits, Eusèbe de Césarée, Eusèbe de Nicomédie, Paul de Samosate et beaucoup d'autres, s'étaient disposés à suivre l'adversaire d'Athanase.

En présence de ces divergences d'idées, Constantin, — au fond absolument sceptique et incroyant, et qui penchait plutôt vers l'arianisme, — dut être bien embarrassé.

Il chercha d'abord à concilier les partis. On a de lui une lettre très curieuse, qu'il écrivit à Arius pour lui demander de renoncer à ses idées.

Après lui avoir reproché de faire naître la discorde sur une question de peu d'importance, sur laquelle il ne fallait ni interroger, ni répondre, l'empereur ajoute : « Ce sont là des questions qu'aucune nécessité légale ne prescrit d'agiter, mais qui sont mises en avant pour *amuser des loisirs* ; et quoi- qu'elles puissent servir à donner de l'exercice à l'esprit, il ne faut pas les apporter au hasard dans des cérémonies publiques, ni en frapper surtout, sans discrétion, les oreilles du peuple. Combien y a-t-il de gens, en effet, qui pourraient comprendre et exposer de si grandes et difficiles matières ? » Il termine une autre lettre, écrite aux Anciens, en disant : « Vous êtes de grands fous de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères de faire autant de bruit *pour un sujet aussi mince*. »

Ces lettres sont des plus curieuses et des plus intéressantes, et elles indiquent clairement l'état d'esprit dans lequel se trouvait alors l'empereur.

Au point de vue religieux, il considère ces discussions comme de peu d'importance, propres seulement à amuser les esprits ; elles lui sont absolument indifférentes, à lui, grand pontife, chef suprême de la religion païenne. Mais, au point de vue politique, la question devient plus sérieuse. Il veut faire cesser toute discorde dans ses états, et il estime qu'il y a assez de deux religions, la religion païenne et la religion chrétienne, pour diviser les esprits ; il ne veut pas que cette dernière se sépare encore en plusieurs sectes, toujours nuisibles à la tranquillité d'un Empire.

Ce désir tout politique explique les lettres que le puissant empereur écrivait au pauvre petit prêtre d'Alexandrie pour l'engager à renoncer à ses idées. Le petit prêtre résista au Maître du monde, et ce dernier se décida à faire trancher la question par le concile.

Mais, comme il s'était assuré que la majorité penchait vers la doctrine d'Arius, et qu'il craignait avec raison que la divinité du Christ ne fut pas votée, il choisit 300 ou, suivant Eusèbe, 318 évêques parmi les deux mille qui étaient à Nicée, et il leur donna l'ordre de se réunir.

Ici, encore, nous nous trouvons en présence d'un fait bien étonnant, bien extraordinaire qui, comme la conversion de Constantin et la promulgation de l'Edit de Milan, est assez difficile à comprendre.

Constantin, dans l'intérêt de son empire, ne voulait pas que le Christianisme se séparât en sectes rivales. Et, en cela, il avait raison. Mais comment expliquer que cet empereur omnipotent, grand pontife de la religion païenne, qui avait déjà ses statues dans les temples, se soit, encore une fois, rangé du côté de la minorité, et ait employé toute son autorité et toute sa puissance pour imposer la croyance à la Divinité du Christ, à laquelle il ne croyait pas,

et contre laquelle s'étaient prononcés les plus savants Pères de l'Eglise et la majorité des chefs de la nouvelle religion ? Son intérêt politique n'était-il pas de se ranger du côté du plus grand nombre ? Les peuples auraient docilement suivi leurs évêques, et l'Arianisme, qui avait de puissantes racines, — puisqu'il suscita de si grands troubles sous les successeurs de Constantin, — aurait facilement étouffé la croyance à une nouvelle divinité.

Il n'en fut pas ainsi parce que, comme je l'ai déjà dit, la croyance au Christ-Dieu était indispensable à l'évolution de l'humanité.

Les historiens ne cherchent pas à résoudre ce problème difficile que présente la conduite de Constantin pendant cette crise religieuse, d'où devait dépendre l'avenir moral des générations futures. Les spiritualistes apportent une solution en disant que les hommes, qui ont pour mission de provoquer et de diriger les grands événements de l'humanité, sont soumis à des influences occultes, qui les amènent à prendre des décisions souvent contraires à leurs idées et à leurs intérêts.

Constantin fut un de ces hommes.

C'est au mois de juillet 325, — on ne connaît pas exactement la date, — que s'ouvrit le concile. Les Pères qui avaient été choisis étaient presque tous des vieillards. Plusieurs avaient subi le martyre et portaient les traces des tortures qu'ils avaient endurées. Le spectacle offert par ces réunions, disent les auteurs contemporains, fut admirable, et l'empereur, par humilité, ne voulut s'asseoir qu'après les évêques et sur une chaise plus basse que les sièges réservés aux membres du Concile.

Cette humilité dont nous parlent les écrivains religieux, paraît bien extraordinaire de la part de Constantin. Mais le fait importe peu. Ce qui doit frapper l'attention, c'est de voir que ces hommes, la plupart illettrés, parlant des langues diverses, sans autorité, sans aucun prestige, aient pu créer une doctrine et fixer une croyance qui allait rester immuable pendant des siècles, et servir de base à la morale de l'avenir.

Arius aura encore des partisans redoutables, mais son nom tombera peu à peu dans l'oubli ; et le symbole de Nicée, modifié par les conciles de Chalcédoine et de Constantinople, deviendra le symbole appelé improprement symbole des Apôtres ; — et cet acte de foi sera répété de générations en générations, jusqu'à nos jours, par tous les chrétiens.

Le symbole de Nicée, avant les modifications qui y furent apportées, était ainsi conçu : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père et consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre ; qui, pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, d'où il viendra juger les vivants et les

morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : Il y a eu un temps où il n'était pas, ou qui prétendent que le fils de Dieu est d'une autre substance, la Sainte Eglise catholique leur dit anathème. »

Comme on le voit, le symbole primitif ne ressemble pas complètement à celui que nous récitons. On a supprimé l'anathème final. On y a ajouté l'incarnation par l'opération du Saint-Esprit ; la crucifixion sous Ponce-Pilate, pour bien affirmer que Jésus-Christ était mort : certains dissidents ne voulant pas admettre que Jésus, cet être supérieur, avait pu mourir ; la rémission des péchés, qui donnait ainsi à l'Eglise le droit de pardonner et d'absoudre toute faute ; la résurrection de la chair pour combattre les gnostiques qui disaient que la chair était impure ; la descente du Christ aux enfers ; et enfin la communion des saints qui signifiait dans l'Eglise primitive la communauté de tous les biens, spirituels et temporels, entre les saints, c'est-à-dire entre tous les vrais chrétiens. Plus tard, on n'entendit par ces mots que la communion, la communauté des biens spirituels entre les vivants en état de grâce et les saints. On fut alors amené à chercher à entrer en relations avec eux par des prières, à communiquer avec eux, à mettre en communion les faibles mérites qu'on pouvait avoir avec les mérites surabondants des saints qui avaient quitté la terre. La communication par la prière avec les invisibles se trouve ainsi nettement affirmée par l'Eglise. Mais parmi les fidèles qui récitent le Credo, il en est peu qui se rendent compte de la valeur de ces mots : la communion des saints.

En dehors de l'importante question qui avait nécessité sa réunion, le Concile s'occupa de questions de liturgie, de discipline et de hiérarchie. Il défendit pour l'avenir le mariage des clercs ; enfin, il fixa le jour où devait être célébrée la fête de Pâques. De grandes discussions avaient eu lieu à ce sujet entre les églises d'Orient et d'Occident : les chrétiens avaient adopté des jours différents pour la célébration de cette fête. Pour mettre fin à ces divergences, le concile décida que la Pâque serait célébrée le dimanche qui suivrait la pleine lune la plus rapprochée de l'équinoxe du printemps.

Les évêques apportèrent à leurs fidèles les décisions du concile et leur firent le récit de tout ce qu'ils avaient vu et entendu pendant le voyage extraordinaire qu'ils avaient fait à Nicée. Leurs récits, grossis par l'imagination populaire, donnèrent naissance à des quantités d'anecdotes et de légendes qui furent bientôt connues dans tout le monde chrétien. M. Albert de Broglie, dans sa grande histoire de l'Eglise et de l'Empire romain au IV^e siècle, cite deux légendes très curieuses et dont voici le résumé :

Quand les évêques étaient assis sur leurs trônes, on en comptait 318. Quand ils se levaient et se tenaient debout, on en comptait 319, de telle sorte

qu'on ne pouvait venir à bout de fixer le chiffre complet, ni de savoir le nom de celui qui venait en plus du premier compte ; — mais, quand on arrivait à lui, il prenait la figure de son voisin. A la fin, on comprit que c'était le Saint-Esprit qui faisait le trois cent dix-neuvième et qui aidait ainsi les évêques à établir la vraie foi. » (Extrait d'un manuscrit copte.)

Deux évêques, Chrysante et Musonius, étaient morts pendant le concile. Quand les séances furent terminées, on scella le symbole, et on le plaça sur un autel, autour duquel des évêques prièrent toute la nuit, après avoir évoqué les esprits des deux disparus, dont on voulait avoir la signature. Le lendemain on rompit le sceau et on trouva la suscription suivante miraculeusement insérée pendant la nuit : Nous, Chrysante et Musonius, pleinement d'accord avec le Saint Concile, bien qu'enlevés de la terre, avons signé le symbole de notre propre main. (Extrait des écrits de l'historien grec, Nicéphore, patriarche de Constantinople.)

Ces pieuses légendes n'ont évidemment aucune valeur au point de vue historique. Mais elles sont intéressantes à signaler, aujourd'hui, surtout que les cas de matérialisation et d'écriture directe commencent à être sérieusement étudiés. Quelques-uns de ces cas ont été constatés dans des séances spirites dirigées par des hommes dignes de foi.

Enfin, les premiers enseignements de la théosophie ont été donnés de nos jours à Mme Blavatsky et à MM. Olcott et Sinnet par des individualités terrestres ou extra-terrestres, — la question n'est pas tranchée, — qui avaient le pouvoir de se matérialiser et de se dématérialiser avec la plus grande facilité, et qui donnaient leurs messages par l'écriture directe. Ces entités employaient pour cela une méthode particulière qu'ils n'ont pu expliquer, et à laquelle ils avaient donné le nom de méthode de *Précipitation* : Les caractères étaient *précipités* sur le papier par une force qui nous est inconnue.

Les spiritualistes, qui admettent l'existence des invisibles et leur intervention dans l'humanité terrestre par des moyens imparfaitement étudiés jusqu'à ce jour, peuvent ne pas considérer comme des fables enfantines toutes les légendes des premiers siècles.

La plus grande révolution morale à laquelle ait assisté l'humanité venait de s'accomplir. En proclamant la divinité du Christ, le concile de Nicée avait posé les bases de la foi qui allait diriger les peuples pendant la suite des siècles. C'est vers cette divinité que se tourneront tous les regards, toutes les aspirations, toutes les espérances. C'est cette idée du Christ-Dieu qui sera la grande régulatrice de la morale ; et, de nos jours encore, elle domine de toute sa hauteur des milliers d'hommes qui s'inclinent avec confiance devant cet être sublime qui est venu rappeler au monde les éternelles vérités.

(A suivre.)

SENEX.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

Vibrations de l'âme.

L'expérience démontre que la réalisation d'un événement ou fait quelconque ne répond jamais à l'attente qu'on s'en est faite. « Demain » en impose... Jamais il ne remplit ses engagements; jamais il n'est fidèle à ses promesses. La vie n'est faite que de visions ; nous sommes bercés par l'illusion et leurés par un songe qui commence au berceau et ne finit qu'à la tombe !...

Tout ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé en art, en littérature, en poésie, en musique ; les qualités les plus belles de l'esprit, les aspirations les plus pures et les élans les plus sublimes de l'âme,... en un mot, tout ce qui est en nous de divin émane d'une source spirituelle, intarissable qui pénètre, anime et vivifie tous les corps de la nature. — Jamais, l'idéal et la vérité n'ont jailli des bas-fonds de la matière.

L'histoire raconte que le poète allemand Schiller, avant d'écrire ses œuvres, entendait vibrer en lui, comme une sorte d'harmonie de sons vagues et indistincts qui étaient le prélude de ses inspirations ; et que le peintre illustre Rembrandt, se sentait enveloppé d'une atmosphère éclairée de rayons et d'ombres qui illuminait son âme et se reflétait dans ses tableaux. Les heures les plus délicieuses de la vie se passent dans la solitude et le silence et sont incomprises. Ni la plume, ni la parole ne peuvent rendre les émotions que l'âme éprouve dans ces moments d'ivresse et d'extase où, délivrée de ses chaînes matérielles, elle semble prendre son essor pour s'élever vers les régions éthérées et pures de l'infini.

Les sensations les plus diverses et les plus variées passent dans notre esprit avec la rapidité du vent qui fait vibrer les airs. Entre la folie et l'intelligence, nul ne peut tracer une ligne de démarcation.

La plus longue existence n'est qu'une ombre qui passe : nous élevons en vain nos cœurs vers le mystérieux invisible et implorons secours, dans nos heures de détresse et de défaillance ; aucun écho ne répond aux appels déchirants de notre âme.

Le monde est toujours vieux et toujours jeune, car la nature ne connaît ni le temps, ni la mesure.

La même énergie, la même force se multiplie et se transforme à l'infini. Les gouttes d'eau qui montent de la mer et vont flotter dans l'air, se transforment en nuages, puis se résolvent en pluie et viennent féconder la sève des plantes où elles se décomposent en leurs éléments premiers et constituants.

La matière change constamment de forme, mais aucune matière nouvelle n'entre dans la constitution de l'univers.

Considérée avec justesse et sous son vrai point de vue, chaque chose porte la marque du temps ; mais personne ne peut dire où et quand une pensée, une inspiration quelconque a commencé ; il est impossible d'assigner une date quelconque à la naissance d'une invention ou d'une réforme, quelle qu'elle soit. L'acte le plus insignifiant peut mener aux plus grands résultats ; l'individu le plus ordinaire devient un facteur important dans l'œuvre de la civilisation et dans la vie.

Il est tout aussi impossible de vouloir sonder et connaître l'œuvre secrète du laboratoire de la nature que de vouloir déterminer l'influence qui a été l'agent principal de la vie de quiconque. Chaque élément, chaque idée, chaque circonstance y contribue, y joue un rôle. Nos heures de joie et nos heures de tristesse, nos plaisirs et nos peines, tout concourt à former le caractère. Ce sont souvent les plus petits incidents qui produisent les plus sérieuses conséquences.

Un grand poids pèse sur l'âme de chaque individu. Quelle que soit l'élévation des idées d'une personne, il y aura toujours pour l'esprit, dans l'infini de l'espace, des visions plus nouvelles et plus éthérées.

Toute la vie se passe à espérer, à attendre et à se souvenir.

Mais qu'est-ce que l'espoir ? Qu'est-ce que la mémoire ? Est-ce quelque chose de permanent, de durable ? Réel ou fictif ?

Aucune histoire vraie de la vie d'un homme ne peut être écrite.

Vérité et fiction, ces deux mots résument en eux l'auto-biographie de tous les grands penseurs !

Ce n'est pas par le temps qu'on mesure la vie,
Qu'importe un an de plus au cycle de nos jours ?
De pensée et d'amour une chaîne infinie,
Unit un monde à l'autre en leur éternel cours. »

PROF. C. MOUTONNIER.

Stresa (Lac Majeur), le 16 septembre 1904.

PHÉNOMÈNE REMARQUABLE DE TRIPLE PERSONNALITÉ

(Extrait du *New-York World*).

Dans un ouvrage qui a pour titre : *Multiple personnalité*, son auteur, le Dr Boris Sidis, médecin psychopathique renommé, de New-York, fait men

tion d'un des cas de double existence mentale les plus remarquables qui aient jamais été signalés dans les annales de psychologie.

— Un ministre protestant, homme d'un esprit solide et éclairé, le D^r Hanna, fut jeté hors de sa voiture en allant faire une visite à sa fiancée qui demeurait à la campagne.

Le coup avait porté sur la tête et la commotion avait été si violente qu'il en perdit la mémoire et avec elle la conscience de sa vie passée. Il était ainsi fatalement revenu aux premiers jours de son enfance, obligé d'apprendre à épeler ses lettres et à écrire; riant et criant comme le font les enfants en bas-âge; mais absolument incapable de rattacher au passé les faits de sa vie présente.

Sa fiancée, ses amis, ses paroissiens lui étaient devenus étrangers; et pourtant, dans le labyrinthe voilé de son intelligence, des visions étranges d'une autre existence flottaient incessamment devant son esprit. Ces rêves ne lui venaient que quand on cherchait à l'endormir, et à mesure que son intelligence se développait, la conscience de son individualité devenait plus impérieuse. Un peu plus tard, un fait des plus extraordinaires se produisit. Des sombres retraites de son esprit surgit soudain une troisième personnalité, une entité mystérieuse dominant les deux autres et cherchant à réconcilier l'enfant avec l'homme, à reconstituer la vie passée du D^r Hanna et à relier ensemble les deux bouts de la chaîne qui établissaient entre les deux existences une si fatale solution de continuité. Aujourd'hui qu'il est guéri, le D^r Hanna croit fermement que cette troisième personnalité était son âme — une entité consciente de sa double existence.

Ce fut le 15 avril 1897, que le Révérend M. Hanna fit cette chute; et comme nous l'avons dit plus haut, dans une promenade en voiture qu'il fit pour aller rendre une visite à Mlle Anna Barnes Clark, qui est devenue depuis sa femme. On le transporta au domicile de sa fiancée, où il resta sans connaissance, pendant deux heures. Puis, il ouvrit les yeux, se plaignit et porta la main à la tête. Quand il s'éveilla, le jour suivant, il était devenu semblable à un enfant. Les amis qui étaient à son chevet, lui adressèrent des questions sans nombre, mais il garda le silence et ouvrait de grands yeux étonnés comme font les enfants encore au berceau. Il avait perdu l'usage de ses membres, excepté pour faire des mouvements musculaires involontaires et pourtant il était en pleine possession de ses forces.

Un des médecins s'avisa de lever un de ses bras et il parvint après quelque temps à l'imiter; ce petit jeu l'amusait énormément, le fit rire et se débattre comme ferait un enfant, à tel point qu'on fut obligé de l'attacher; ce qui le fit pleurer.

On lui apprit, petit à petit, à boire de l'eau et à manger la nourriture qu'on lui présentait. Il garda le lit deux jours, car il était incapable de se lever.

Personne alors ne semblait comprendre qu'il avait totalement oublié sa vie passée. A tout hasard, on l'habilla et on le sortit de son lit ; mais il ne put marcher seul et essaya ses premiers pas comme le font les enfants en bas âge. Mais, chose étrange, dans l'état d'esprit où il était, les heures lui paraissaient des semaines et les semaines des ans.

Il était dans un monde nouveau et inconnu pour lui. Il n'avait aucune notion ni du temps, ni du jour ou de la nuit, et qui plus est, il ne possédait aucuns sentiments religieux.

Quelques semaines suffirent pour lui faire comprendre son état et pour lui rendre la parole ; mais il eut une certaine peine pour apprendre et pour écrire. Les actes les plus ordinaires de la vie étaient pour lui un mystère et excitaient son étonnement.

Son médecin psychopatique, le D^r Boris Sidis, l'examina et fit la déclaration suivante :

« Je crois que la première personnalité de M. Hanna existe toujours.

« L'accident qui lui est arrivé ne l'a point fait disparaître, mais n'a fait que la désassocier du reste de sa vie consciente et elle est quelque part latente dans la profondeur sub-consciente de son cerveau.

« Il est évident, en effet, qu'elle exerce encore une grande influence sur sa nouvelle personnalité. » Le D^r Sidis, désirant étudier son sujet d'une manière plus précise et complète, le fit transporter à l'Institut Psychopatique, situé dans la 15^e rue.

— Quel genre de rêves avez-vous eu la nuit passée, lui demanda un jour son médecin ? Il répondit en hésitant, qu'il en avait eu de vagues et de distincts et qu'il ne pouvait se rappeler que ces derniers.

Le D^r Sidis en conclut que ces rêves étaient ceux qui lui venaient des impressions produites sur son cerveau depuis que l'accident avait eu lieu et que les rêves moins précis étaient les images de son existence passée. Toutefois, il lui était impossible de discerner ces impressions, car il n'avait aucune trace de leur origine ; elles lui paraissaient étranges et extraordinaires. Certain jour, le Docteur s'aperçut que M. Hanna s'efforçait d'épeler les trois mots « New, Boston, June ». Il le fait inconsciemment, sans savoir pourquoi. Il comprenait le mot « New », mais le mot « Boston » n'avait aucune signification pour lui.

Son père lui vint en aide et se mit à épeler le mot « Martine ». Tout aussitôt, le fils s'écria : C'est ça, c'est là le lieu qui m'est apparu dans mes rêves.

Quelques jours plus tard, le D^r Sidis se servit d'un autre moyen. Il pria M. Hanna de fermer ses yeux et de se tenir aussi calme que possible et dans un état complet de passivité ; puis, il fit entonner une hymne et demanda à son malade quelles étaient les pensées que lui suggérait ce chant. A la grande

surprise de ses amis, M. Hanna parvint à se rappeler des noms de lieux et de personnes, de phrases et de paragraphes et des citations dans des langues qu'il ne comprenait pas.

La personnalité première se présenta ainsi à son esprit, sans qu'il fût cependant capable d'y trouver un enchaînement avec sa vie passée. Il ne comprenait pas où le Dr Sidis voulait en venir et ne lui répondait que machinalement ; car il n'avait pas encore pu discerner sa double personnalité, quoique par intervalles il se rendit compte, qu'il avait été autrefois un homme.

Il passa ainsi, sans effort de volonté, à deux états différents d'esprit. Le premier comprenait sa vie jusqu'au moment de sa chute ; et le second commençait à cette dernière date.

Dans la première période, M. Hanna était un sujet distingué capable de discuter sur la théologie, la philosophie et la métaphysique. Dans la deuxième, au contraire, il ne savait même pas la signification de ces mots.

Son écriture, autrefois belle et régulière, était devenue enfantine et illisible ; il était incapable de se souvenir de ce qui s'était passé respectivement dans les deux états et, en effet, il ne pouvait se douter alors qu'il était en vie.

Il fallut une grande persévérance aux Drs Sidis, Goodheart et Deady et à d'autres pour rendre à M. Hanna la perception de sa conscience, qui lui revint un jour où il comprit ce qu'il était, sans toutefois avoir aucun souvenir de sa vie antérieure depuis le jour de l'accident. Ce ne fut que lorsque son frère lui eût dit qu'il était malade et qu'il était dans un hôpital, que la vérité lui apparut.

Un autre phénomène ne tarda pas à se produire. Le Dr Sidis remarqua que quel que fût l'état du malade au moment de s'endormir, il s'éveillait dans l'autre état. S'il s'endormait avec les impressions du passé, il s'éveillait à l'état d'enfant, et *vice versa*. Dès ce moment, le Docteur fit tout ce qu'il put pour provoquer le sommeil et lui enjoignit de se fatiguer. Quand il était dans l'état d'enfance, il le conduisait dehors et lui faisait voir la ville. Ces promenades l'intéressaient à tel point qu'elles le fatiguèrent et l'endormirent. Désormais, en dehors du repos naturel qui lui était nécessaire, le Dr Sidis ne permit pas à son malade de prendre un long sommeil, alors qu'il était en état de se souvenir du passé ; car il avait pour but de raviver sa mémoire et de faire revivre les faits de sa vie primitive ; il diminua ainsi peu à peu ces sommes et il finit par obtenir le passage d'un état à l'autre sans solution de continuité. C'est à ce moment qu'apparut la troisième personnalité, que M. Hanna qualifia du nom d'âme. Cette entité, qui planait surtout, était consciente des deux autres et en était pourtant différente. Cet étrange phénomène le préoccupait considérablement ; il cherchait, à l'aide de cette personnalité, à se débarrasser de l'une des deux autres, mais tout d'abord elle ne put

réussir, et ce ne fut qu'après de longs efforts que la troisième personnalité reprit sa place et finit par dominer. Les trois états de conscience se confondirent alors en un seul et M. Hanna recouvra sa mémoire et son intelligence.

Il fut de nouveau l'homme viril, fort et énergique d'autrefois, ne se souvenant pas de cet état d'enfance auquel l'avait réduit son accident.

Rien ne pourrait décrire l'horrible agonie par laquelle j'ai passé quand je fus conscient de mon état, répétait souvent M. Hanna à ceux qui l'interrogeaient sur ce mystérieux et étrange phénomène. Je savais que j'étais une des deux personnalités, mais j'étais incapable de dire quelle était la vraie. Cette sensation s'est naturellement dissipée depuis. Nous devons ajouter, à l'honneur de Miss Clark, qu'elle soigna son fiancé pendant tout le temps de sa maladie et que le mariage fut célébré dès que M. Hanna eut recouvré sa santé.

Traduit du *Progressive Thinker*.

PROF. C. MOUTONNIER.

Stresa, le 23 septembre 1904.

CAS REMARQUABLE DE TÉLÉPATHIE

Le chien de l'écrivain Rider Haggard se manifeste à lui avant sa mort

Dépêche du *New-York Herald*, au journal *La Tribune* de Chicago

Londres, 23 juillet 1904. — Le journal *Le Times* de Londres, reproduit dans ses colonnes, une lettre que lui a adressée l'écrivain « Rider Haggard », au sujet d'un cas remarquable de télépathie qui a eu lieu entre lui et son chien Bob. — Nous en donnons la primeur à nos lecteurs :

« Dans la nuit de samedi, 9 juillet 1904, je fus pris d'un effrayant cauchemar qui me fit souffrir considérablement. En m'entendant me débattre et crier, ma femme, qui dormait du côté opposé de la chambre, m'éveilla. En revenant à moi, le cauchemar, qui avait été long et vivace, s'évanouit de mon esprit en y laissant comme une sensation d'oppression et de lutte terrible et désespérée pour la vie, telle que doit éprouver une personne qui se noie ; mais entre le temps qui s'écoula depuis le moment où je fus éveillé par ma femme jusqu'à celui où je repris entière connaissance de moi-même, je fis un autre rêve.

« Je rêvais qu'un certain chien de chasse noir nommé Bob, des plus affectueux et des plus intelligents, appartenant à ma fille aînée, gisait sur des broussailles auprès de l'eau. Ma propre personnalité semblait s'extérioriser du corps de l'animal que je savais être Bob, et nul autre. Dans ma vision, le chien essayait de me parler : mais, ne pouvant y parvenir, il me fit pourtant

savoir qu'il était mourant. Puis, je m'éveillai de nouveau et j'entendis la voix de ma femme qui me demandait pourquoi je faisais tant de bruit.

« Je lui répondis que je venais d'avoir un horrible cauchemar, et que j'avais rêvé que Bob était dans un état épouvantable, et qu'il essayait de me parler pour me dire ce qu'il avait. Puis, comme je vis qu'il faisait encore tout noir, je lui demandai quelle heure il pouvait être ; mais elle ne le savait pas, et je me remis à dormir sans plus être dérangé. »

Le lendemain matin, qui était un dimanche, Mme Haggard raconta au déjeuner ce qui était arrivé, et M. Haggard ne prit aucun renseignement sur le chien, dont il ne sut la disparition que dimanche dans la soirée. — Il se rappela alors son rêve, et il ordonna qu'on fit des recherches, ce qui fut fait aussitôt le jour suivant, lundi. Le corps du chien fut découvert le jeudi dans le « Waveney », à plus d'un mille de loin. Le vendredi, deux ouvriers maçons informèrent M. Haggard que le chien avait été tué par un train.

Le collier de Bob avait été arraché et cassé ; il fut reconnu, et le lundi, dans l'après-midi, on avait vu le corps du chien flottant dans l'eau, en dessous d'un pont ouvert, d'où il fut entraîné jusqu'au point où il avait été trouvé.

Voulant se rendre compte de l'évidence du fait, M. Haggard en vint à conclure que le chien devait avoir été tué par un train vide d'Harlesdon, un peu après onze heures du soir, samedi, attendu que les trains ne circulent pas le dimanche, et qu'il était matériellement impossible que le chien ait été tué le lundi matin. M. Haggard se trouve ainsi amené à faire les déclarations suivantes :

« Le chien Bob, auquel je portais un vif attachement, et qui m'aimait de même, avait réussi, soit au moment de sa mort, ou, comme il est plus probable, environ trois heures après cet événement, à appeler son attention sur moi, en attirant à lui telle partie de moi-même, susceptible de recevoir une semblable impulsion pendant le sommeil. Puis, comme cette chaîne d'union fut rompue par la voix de ma femme qui me rappelait à la condition normale de notre existence humaine, le chien fit un dernier suprême effort, alors que cette portion indéfinissable de moi-même lui avait été enlevée. Il est à remarquer que, dans mon sommeil, il me semblait que j'étais sorti, extériorisé du chien. Il me parla, en essayant d'abord de se servir de ma langue, et n'ayant pas réussi, il se communiqua à moi par des moyens moins matériels, dont je n'ai pas la notion, pour me dire qu'il était mourant, attendu que je ne voyais ni sang, ni blessure ayant pu me suggérer le fait.

Je déclare que si cet événement a eu lieu au moment où j'eus ce rêve, la manifestation qui a suivi a dû être une forme de télépathie reconnue de nos jours comme existant parmi les hommes, sous des conditions spéciales, mais dont je n'avais jamais entendu parler comme s'étant produite entre les hommes et les animaux inférieurs.

Si, d'autre part, le fait est arrivé plus de trois heures auparavant, que dois-je en conclure ? Il semblerait alors qu'une partie incorporelle, mais survivante de la vie ou de l'esprit du chien, laquelle, dès que mon sommeil en fournit l'occasion, a reproduit dans mon esprit les choses telles qu'elles avaient déjà eu lieu. — Je suppose comme un avertissement de sa mort, ou pour me dire adieu.

Il y a une autre hypothèse que je désire citer, quoique l'évidence la rejette et la rende improbable, c'est que mon chien a été réellement tué le lundi matin, vers 6 h. 1/2 ; et, dans ce cas, mon rêve n'était qu'une prémonition du sort fatal qui lui était réservé. — Quant à moi, personnellement, je ne crois pas un moment que tel ait été le cas. »

Ci-joint le certificat délivré par le vétérinaire qui a fait l'autopsie du corps du chien, et qui déclare que l'animal devait avoir séjourné trois jours dans l'eau ; ainsi qu'une attestation signée de M. Haggard, Angela Haggard, Lillias R. Haggard, L. R. Hildyard et Ida Hector, affirmant que le fait a été raconté au déjeuner, le dimanche matin.

M. Haggard sera reconnaissant envers tous ceux qui voudront bien faire les investigations nécessaires sur ce phénomène, et lui en donner l'explication.

Prof. C. MOUTONNIER.

Un Mot à propos de l'Edit de Milan

En rentrant à Paris, après une longue absence, je lis les lignes suivantes dans la *Revue scientifique du spiritisme* du mois de juin :

« Senex, dans son évolution de l'idée religieuse, semble croire que la liberté de conscience date de l'Edit de Milan. Mais les Romains étaient les plus libéraux de tous les peuples au point de vue religieux, et ils admettaient, comme les Grecs, tous les Dieux étrangers. »

Je n'ai pas la prétention de modifier, en quoi que ce soit, les opinions historiques de la *Revue scientifique*, mais je dois, à ceux qui veulent bien me lire, deux mots d'explication.

Voltaire, je le sais, a écrit que le christianisme, l'Infâme, comme il l'appelait, n'avait apporté au monde que d'abominables erreurs, qu'il n'avait donné aucune idée nouvelle, et que la liberté de conscience qu'on attribue à Constantin existait bien avant lui. Mais Voltaire n'était pas toujours sérieux ; et je ne crois pas qu'on doive aller chercher des documents historiques dans ses libelles haineux et trop souvent grossiers. Du reste, cette assertion bizarre, relative à la liberté, est contraire à l'opinion de tous les écrivains de

l'époque, et ce paradoxe historique n'a été reproduit, à ma connaissance, par aucun historien.

Pour que la conscience puisse exercer sa liberté, il faut nécessairement qu'elle puisse choisir entre deux ou plusieurs croyances. Or, avant la venue du Christianisme, il n'y en avait qu'une : la croyance aux Dieux de l'Olympe, aux Dieux protecteurs de l'Empire, et tous étaient l'objet d'une grande vénération.

Dans l'antiquité, dans les Républiques comme dans les Empires, les pouvoirs civils et religieux étaient toujours réunis dans les mêmes mains. Par suite, ceux qui attaquaient la religion, attaquaient par cela même le pouvoir civil. C'est ce qui explique les persécutions qui, dès le début, eurent lieu contre les chrétiens, alors qu'ils n'avaient aucune puissance et qu'ils ne pouvaient inspirer aucune crainte au point de vue de la sécurité de l'Etat. En proclamant un nouveau Dieu, Jésus était devenu l'ennemi, non seulement des divinités qu'il voulait détruire, mais aussi de l'Empereur. Et comme Pilate, qui ne le reconnaissait coupable d'aucun crime, voulait le sauver, les Juifs lui dirent : « Si tu veux relâcher Jésus, c'est que tu n'es pas l'ami de César. » Et en présence de cette insinuation, qui pouvait avoir pour lui de graves conséquences, Pilate s'inclina.

Sans doute les Romains, dans un but politique facile à comprendre, avaient permis aux Barbares d'installer leurs Dieux dans la grande cité ; mais les fiers conquérants avaient trop de mépris pour les peuples vaincus, pour songer un seul instant à adorer leurs idoles.

Le scepticisme s'était bien un peu introduit dans les classes instruites, mais il se cachait prudemment : les citoyens les plus élevés briguaient les fonctions religieuses, et s'inclinaient pieusement, en apportant leurs offrandes, devant les statues des Dieux et des Empereurs déifiés souvent même avant leur mort.

Les idées grecques s'étant infiltrées dans certaines provinces, Néron fit paraître, en l'an 66, un édit bannissant de l'Empire, sous peine de mort, tous les philosophes et tous ceux qui ne croyaient pas aux Dieux. Appollonius de Tyane et Télésinus, qui étaient à Rome à cette époque, furent obligés de quitter l'Italie. Sous les Antonins, même sous les meilleurs et sous ceux qui s'occupaient de philosophie, les persécutions continuèrent contre tous ceux qui n'acceptaient pas la religion officielle.

Du reste, sans chercher d'autres raisons, il est bien certain que si la liberté de conscience avait existé, Constantin n'eût pas eu besoin de la proclamer dans l'Edit de Milan qui fut, au dire de tous les auteurs contemporains, une véritable révolution.

Dans les républiques grecques, la liberté de conscience était tout aussi

inconnue et pour des motifs analogues. On laissa bien quelques philosophes s'égarer dans la haute métaphysique, mais dès qu'ils essayèrent de toucher aux Dieux de la république, l'histoire nous enseigne de quelle façon ils furent traités.

Après la mort de Pythagore, ses écoles furent incendiées et ses disciples massacrés.

Socrate but la ciguë : « Il ne croit pas aux Dieux que révère la République, disaient ses accusateurs, et il veut introduire des divinités nouvelles. »

Après la mort du maître, son disciple Platon fut obligé de s'exiler. Denys l'Ancien, qui l'avait d'abord accueilli, trouva ensuite que ses idées étaient contraires aux Dieux, et le fit vendre comme esclave.

Eschyle, le plus ancien et peut-être le plus grand des trois grands poètes de la Grèce, fut condamné à être lapidé pour avoir outragé les Dieux, en les mettant en scène dans ses tragédies. Il ne fut sauvé qu'en montrant à ses juges les blessures qu'il avait reçues en combattant pour la République.

Anaxagore, l'ami de Périclès, qui avait voulu enseigner l'idée d'un Dieu esprit pur, créateur et conservateur du monde, fut condamné à l'exil pour avoir attaqué la religion nationale.

Il avait, en outre, émis l'opinion subversive que le soleil était plus grand que le Péloponèse.

Ces exemples, connus de tous, prouvent clairement que dans les républiques grecques, comme dans l'empire romain, il n'y avait aucune tolérance au point de vue religieux.

La liberté de conscience, cette grande liberté qui délivrait l'âme du citoyen de la tyrannie de l'Etat, fut proclamée la première fois par Constantin. Ce grand fait historique n'eût certainement pas les conséquences qu'il aurait dû avoir : mais on ne saurait le nier.

SENEX.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme FLORENCE MARRYAT. (Traduit de l'Anglais).

CHAPITRE II ⁽¹⁾

Ma première séance.

Après mon retour de l'Inde, j'avais passé plusieurs années en Angleterre avant que le Spiritualisme moderne fût parvenu à ma connaissance. J'en

(*) Nos préoccupations douloureuses du moment, ne nous ayant pas permis la correction de quelques erreurs de traduction, les lecteurs voudront bien, pour cette fois, les laisser passer avec indulgence, par exemple : le titre du premier chapitre qui doit être *Esprits familiers*, au lieu de *Famille d'esprits*, et page 625, ligne 3, lire : *costumées en indigènes* au lieu de *vêtues en mariées*, etc., etc.

avais vaguement entendu parler par plusieurs personnes comme d'une chose terriblement pernicieuse et diabolique au dernier point ; par d'autres, comme d'un passe-temps des plus amusants pour les parties du soir, lorsque, pour se distraire, on avait recours à la table pour en tirer des drôleries. Je dois avouer qu'aucune description ne me charmait ni ne me donnait la tentation de me livrer à cette occupation. J'avais déjà perdu trop d'amis. Le spiritualisme (ainsi me semblait-il), doit être un plaisant conte ou une chose très solennelle, et je ne désirais ni en faire un jeu, ni en être la dupe, et, après vingt ans d'une expérience suivie, j'ai conservé la même opinion. J'ai démontré que le spiritualisme ne doit pas être une farce, c'est pourquoi je le regarde comme une chose sainte. De quelque cause qu'il puisse procéder, il ouvre un vaste horizon à un esprit observateur, et, c'est pour moi le sujet d'une constante surprise de constater avec quelle indifférence le monde le considère. Il existe cependant, le fait est indéniable ; les hommes de science l'ont constaté et les Eglises ne peuvent le dénier. La question qu'il semble provoquer est celle-ci : Qu'est-il et d'où son pouvoir émane-t-il ? Si, comme des gens sensés l'affirment, il provient de nous-mêmes, en ce cas ces facultés auxquelles on n'avait pas songé jusqu'à présent et que possèdent nos corps et nos esprits, seraient comme un terrain laissé à tort en jachère. Si notre enveloppe charnelle contient des forces magnétiques suffisantes pour tirer de la terre nue des formes substantielles et vivantes en apparence, formes que nos yeux peuvent voir, qui articulent des paroles que nos oreilles peuvent entendre ; si, de plus, nos esprits sont capables de lire chacune des pensées les plus secrètes des autres, sont aptes à voir ce qui se passe à distance et quelques-uns à prédire ce qui arrivera dans l'avenir, il faut convenir que les facultés humaines sont plus grandes que nous n'avons jamais pu nous l'imaginer et nous devrions en tirer beaucoup plus que nous ne faisons.

Et, regardant le spiritualisme de ce point de vue, je ne puis comprendre le peu d'intérêt que l'on apporte, après cette découverte, à donner une plus grande valeur aux pouvoirs merveilleux de l'intelligence humaine.

Pour résoudre un tel problème dans le sens usuel donné à ce mot, c'est-à-dire de trouver le moyen certain de communiquer avec les disparus, j'avoue que je demeure aussi embarrassée après qu'auparavant.

Tous les chrétiens reconnaissent qu'ils possèdent une âme indépendante de leur corps, et que, celui-ci, étant mort, l'âme continue à exister, alors, pourquoi ressentir de la terreur à l'idée que les esprits libérés ont le privilège d'errer où ils veulent dans l'univers ? Et, s'ils contestent la possibilité de leur retour ici-bas, ils nient les faits authentiques qui forment la seule base de leur religion.

Aucune preuve plus convaincante ne peut être apportée dans l'intérêt de la vérité du spiritualisme, que la Vérité de la Bible, ouvrage saint, rempli

et hérissé, du commencement à la fin, de récits du même genre : Depuis le temps où Dieu se promenait avec Adam et Eve, dans le Paradis terrestre ; — où des anges venaient à la tente d'Abraham ; — où ils firent sortir Loth de la Cité maudite ; — quand la pythonisse d'Endor consultée par Saul évoqua devant lui l'ombre de Samuel ; — et que l'âme de Baalam parla ; et qu'Ezéchiel écrivit que ses cheveux se dressèrent sur sa tête parce qu'un esprit avait passé devant lui ; — et la présence de Satan devant Jésus dans le désert ; — et la réapparition de Moïse et d'Elie ; et la résurrection du Christ ; et sa conversation et son repas avec ses disciples ; — enfin, pour finir, le récit de Jean enlevé au Ciel pour recevoir la révélation... Tout cela n'est-il pas du Spiritualisme et rien que du Spiritualisme ?

L'Eglise Protestante qui ne fait reposer sa foi que sur la Bible, et rien que sur la Bible, ne saurait nier que les âmes des mortels aient réapparu et aient été reconnues sur cette terre. Au temps de la Crucifixion de Jésus, n'est-il pas dit que les pierres tombales se soulevèrent et que de nombreux morts, sortant de leurs cercueils, s'en allèrent par la cité de Jérusalem, et furent vus par beaucoup de témoins. L'Eglise Catholique ne songe pas à démentir cela. Toutes ses légendes et tous ses miracles (mis en doute et ridiculisés par les susdits protestants), sont fondés sur la même vérité — le retour miraculeux et surnaturel (comme on dit) — de ceux qui sont morts, bien que j'espère faire croire à mes lecteurs, ainsi que je le crois moi-même, que ces retours des esprits, que l'on qualifie miraculeux et surnaturels, ne sont ni l'un, ni l'autre, mais de simples effets physiques de la nature.

Mettant, toutefois, les Eglises et la Bible de côté, l'histoire des nations démontre la possibilité de ces faits. Existe-t-il sur la surface du globe un peuple qui n'ait pas eu ses superstitions, et une famille qui n'ait pas expérimenté quelques preuves de communications avec les esprits ?

Quand le savoir et la Science, repoussent tous les témoignages des sens, il est admissible que l'homme qui ne croit, ni en Dieu, ni en la vie future, n'accorde aucune créance à l'existence des esprits, ni à la possibilité de communiquer avec eux.

Mais, plus nous descendons l'échelle sociale, plus les intelligences sont simples et enfantines, plus cette doctrine obtient facilement créance et plus vous entendrez de récits qui la justifient. C'est absolument la même chose avec la religion qui est cachée aux sages et aux prudents et qui est révélée aux petits enfants.

Si je suis d'accord, ici, avec l'objection que le terme « Spiritualisme » a été en tout temps mêlé à tant de mal qu'il ait pu devenir une offense, je n'ai pas de meilleur argument à présenter que de me tourner vers l'irréfragable témoignage du passé et du présent pour prouver, que dans tous les âges et dans toutes les religions, il y a des arguments corrompus et démoralisés dont les vices ont menacé de renverser l'édifice qu'ils voulaient élever.

Le christianisme, lui-même, aurait été renversé depuis longtemps, si nous n'avions pas su séparer sa doctrine de ses pratiques.

Tels étaient mes sentiments au mois de février 1873, lorsque je fus invitée à une réunion d'amis chez Mlle Elisabeth Philip, Gloucester Crescent, où je fus présentée à M. Henry Dumphy du *Morning Post*, tous les deux partis depuis pour aller rejoindre la grande majorité dans l'au-delà. M. Dumphy enfourcha aussitôt son dada favori du Spiritualisme, et me fit un compte rendu intéressant de quelques séances auxquelles il avait assisté. J'avais entendu tant d'hommes et de femmes de mérite discuter déjà sur le sujet que j'avais, sur leur autorité, commencé à croire qu'il y avait « quelque chose de vrai en cela »; mais je gardais cette opinion que les « séances » faites dans l'obscurité devaient favoriser quelque peu la tromperie et, pour ce motif, je ne voulais participer à aucune s'il ne m'y était permis d'user de mes yeux. J'exprimai ce que je pensais de cette mode à M. Dumphy, qui me répliqua : « Alors, le temps est venu pour vous de vous livrer à des investigations dans le Spiritualisme, car je puis vous faire connaître un médium qui vous fera voir des images de la mort. » Cette proposition s'accordant exactement avec mes désirs, j'acceptai avec plaisir.

Annie Thomas (Mme Pender Cudlip) la romancière qui est une amie intime, et était avec moi à ce moment, fut aussi désireuse que moi d'étudier ce phénomène. Nous prîmes l'adresse que M. Dumphy nous donna, de Mme Holmes, médium américain, visitant Loudres et habitant la vieille rue de Québec, Portman Square, mais nous le priâmes de ne point nous présenter, préférant nous rendre chez elle incognito. En conséquence, le lendemain soir, comme elle tenait une séance publique, nous nous présentâmes à la porte de Mme Holmes, en ayant soin tout d'abord d'enlever nos anneaux de mariage et de prendre un air aussi virginal que possible, nous faisant annoncer sous les noms de Mlles Taylor et Turner. On a dit plus tard, je le sais parfaitement, que ce médium n'était pas digne de confiance. De même, il est arrivé qu'une servante, restée parfaitement honnête, tant qu'elle a été à mon service, peut me quitter pour une place où elle a été prise à voler. Cela ne changerait pas le fait qu'elle ne m'a rien soustrait. Je ne pense pas connaître un seul médium de qui (une fois ou l'autre) je n'aie pas entendu dire la même chose; de même, je ne connais pas une seule femme, cependant pure et chaste, que je n'aie pas entendu calomnier par son sexe. La question ne m'émeut en aucun cas; j'estime mes connaissances par leur manière d'être à mon égard, non pas leur façon de se conduire envers les autres. J'ai donc placé ma confiance en mes médiums sur ce que j'ai vu, entendu et prouvé être authentique, lorsque j'étais en leur présence, et non sur que les autres pouvaient avoir constaté chez eux et autour d'eux. Ce n'est pas nuire à mon témoignage, si quelques médiums, avec lesquels j'ai eu de bonnes séances, ont trompé d'autres personnes avant ou après. Mon affaire était

simplement de prendre soin de n'être pas dupée, et jamais, en Spiritualisme, je n'ai accepté, de la main d'autrui, ce que je ne pusse vérifier moi-même.

Mme Holmes ne nous reçut pas très gracieusement en la présente occasion ; nous étions des étrangères pour elle, sceptiques probablement, aussi nous regarda-t-elle plutôt froidement. La nuit était rigoureuse et la neige avait recouvert le sol d'une couche épaisse, ce qui nous avait donné quelque peine à nous procurer un fiacre pour nous conduire de Bayswater jusqu'à la vieille rue de Québec. Aucun autre visiteur n'était venu ; aussi, Mme Holmes nous proposa-t-elle, après quelques moments, de nous rendre notre argent (dix shellings), disant que si elle faisait la séance pour nous seules, elles n'obtiendrait probablement pas de manifestations, vu l'inclémence du temps. Souvent, depuis, j'ai eu la preuve de l'exactitude de son assertion, et j'ai constaté que les extrêmes de chaud ou de froid, peuvent faire d'une séance un échec complet.

Mais, Annie Thomas devait retourner, chez elle, à Torquay, le jour suivant. Alors, nous demandâmes au médium d'essayer au moins de nous faire voir quelque chose, car nous étions très curieuses à ce sujet. Je ne sais trop ce que j'attendais ou espérais dans cette occasion ; j'étais pleine de curiosité et de plaisir anticipé, mais je dois avouer que je ne m'imaginais guère voir quelque visage que je pourrais reconnaître comme ayant vécu sur terre.

Nous attendîmes jusqu'à 9 heures dans l'espoir que le cercle se formerait, mais, comme personne ne vint, Mme Holmes consentit à essayer avec nous seules, nous prévenant plusieurs fois de nous attendre à éprouver quelque désappointement.

Donc, on éteignit les lumières et l'on fit pour une séance obscure les préparatifs habituels qui, peut-être, furent satisfaisants, mais qui n'ont rien à faire avec les faits que je raconte. Quand ce prologue fut terminé le gaz fut rallumé et nous nous assîmes en attendant la venue des esprits.

L'appartement se composait de deux petites chambres communiquant par une grande porte à battants. Annie et moi fûmes priées d'aller dans la chambre de derrière, fermer la porte communiquant avec le palier de l'escalier et de la cacheter avec notre propre sceau imprimé sur un morceau de ruban tendu sur l'ouverture ; d'examiner la fenêtre et de fermer le volet ; d'explorer enfin complètement la chambre afin de nous assurer que personne n'y était caché, et nous fîmes tout cela avec soin comme une chose importante. Quand nous fûmes convaincues que personne ne pouvait entrer par derrière, M. et Mme Holmes, Annie et moi, nous assîmes sur quatre chaises formant un cercle, dans la chambre, devant la porte à battants, qui fut ouverte, puis, un rideau de calicot noir fut tendu dans l'ouverture et solidement attaché. Dans cette pièce de calicot, on avait découpé un carré de la dimension d'une petite fenêtre par laquelle on nous dit que nous verrions les visages des esprits (s'il en venait à apparaître). Il n'y eut pas de chants,

ni aucun bruit qui aurait eu pour effet d'étouffer le son des préparations ; aussi, aurions-nous pu distinguer le moindre frémissement dans la chambre voisine.

M. et Mme Holmes nous parlèrent de leurs expériences nombreuses jusqu'à ce que nous fussions presque fatiguées d'attendre, quand quelque chose de blanc et d'indistinct, comme un nuage de fumée de tabac ou un paquet de fils de la vierge, apparut et disparut de nouveau. « Ils commencent ! je suis contente — dit Mme Holmes — je ne pensais pas que nous obtiendrions quelque chose aujourd'hui », et mon amie et moi fûmes immédiatement dans une anxieuse attente.

La masse vaporeuse avança et recula plusieurs fois, et, finalement, s'établit devant l'ouverture pratiquée dans le rideau, quand un visage de femme fut distinctement visible au-dessus du calicot noir. Quelle ne fut pas notre stupéur de reconnaître les traits de Mme Thomas, la mère d'Annie. Ici, je dois dire à mes lecteurs que le père d'Annie, qui était lieutenant dans l'armée navale royale, et capitaine du Garde-Côte, à Morston, en Norfolk, avait été un proche voisin et un grand ami de mon père le capitaine Marryat, et que leurs enfants étaient liés avec nous comme frères et sœurs. J'avais conséquemment bien connu Mme Thomas et la reconnus tout de suite — et, bien entendu, sa fille également.

Le témoignage de deux personnes est considéré comme suffisant devant la loi, cela doit être accepté par la société. La pauvre Annie était très affectée, et parlait à sa mère de la façon la plus incohérente ; l'esprit ne semblait pas capable de répondre par des mots, mais il baissait ou tournait la tête pour dire : oui ou non.

Je ne pus retenir un sentiment profond de crainte respectueuse à l'apparition de la chère vieille dame, mais la seule chose qui me déconcerta fut la coiffure qu'elle portait, faite de tulle noir ruché, entourant son visage, et tout différent de ce que je lui avais jamais vu porter pendant sa vie. J'en fis la remarque à Annie qui me répliqua tout de suite : « C'est la coiffure avec laquelle elle a été inhumée. » Ce qui résolut la question.

Mme Thomas possédait un charmant visage d'une intelligence peu commune, avec des yeux noirs brillants et un teint blanc et rose semblable à celui d'un enfant. Annie fut quelque temps avant de se persuader de laisser partir sa mère, mais la figure qui se présenta ensuite, l'étonna tout à fait, car elle la reconnut comme celle du capitaine Gordon, qu'elle avait connu intimement et pendant un temps assez long. Je n'avais jamais vu le capitaine Gordon en vie, mais j'avais entendu parler de lui et savais qu'il était mort d'un accident subit. Tout ce que je vis, était la tête d'un homme de bonne mine, jeune, blond, mais, n'éprouvant pas un grand intérêt personnel à cette apparition, j'occupai le temps durant lequel mon amie causait avec lui des

anciens jours, à étudier minutieusement le travail des muscles de sa gorge, lesquels semblaient faire des efforts incontestables quand sa tête remuait. Comme je l'examinais ainsi, il se pencha en avant, et je vis une tache sombre qui semblait un caillot de sang collé à ses cheveux blonds, sur le côté gauche du front. « Annie, demandai-je, comment est mort le capitaine Gordon ? » — « Il fit une chute d'un wagon de chemin de fer et se brisa la tête sur la voie ». Alors, je lui fis remarquer le sang sur ses cheveux. Plusieurs autres visages apparurent que nous ne pûmes reconnaître. A leur suite vint celui d'un gentleman qui avait l'apparence d'un buste moulé en plâtre, de Paris. Il avait, sur la tête, une sorte de bonnet vapoureux avec une chevelure frisée et de la barbe qui paraissait transparente ; il regardait d'une manière si peu naturelle, que je ne pus lui trouver une ressemblance avec aucun de mes amis, quoique, en s'inclinant, il regardât dans ma direction pour indiquer que je le connaissais ou que j'avais été connue de lui. J'examinais sa figure encore et encore, mais en vain ; rien en elle, ne me rappelait des traits familiers, lorsque, subitement, sa bouche esquissa un doux sourire qui mit fin à ma perplexité. A l'instant, je reconnus en lui mon cher vieil ami John Powles dont je raconterai plus loin l'histoire *in extenso*. « Powles ! » m'écriai-je, en m'élançant vers lui, mais ma précipitation fut cause de sa disparition. Je fus terriblement vexée de mon imprudence, car, de tous mes amis, c'était bien celui que je désirais le plus revoir ; je m'assis, priant l'esprit de revenir, et espérant ardemment son retour, mais il ne revint pas. La mère d'Annie et son ami reparurent plusieurs fois ; à dire vrai, Annie rappela si souvent le capitaine Gordon, qu'à la dernière apparition, son pouvoir fut si épuisé, que son visage se présenta comme un portrait fané à l'aquarelle ; quant à Powles, il s'était évanoui.

La dernière figure que nous vîmes cette nuit fut celle d'une petite fille ; ses yeux et son nez furent seulement visibles, le reste de son visage et de sa tête étant enveloppé d'une sorte de matière sans consistance, comme de la gaze. Mme Holmes lui demanda pour qui elle venait, et elle fit comprendre que c'était pour moi. Je dis qu'elle devait se tromper n'ayant connu personne en vie semblable à elle. Le médium la pressa de questions et essaya de l'embarrasser. Calme, l'enfant persista à dire qu'elle venait à mon intention. Mme Holmes me dit encore : « Ne vous souvenez-vous pas d'une personne de cet âge, qui fut rattachée à vous dans le monde des esprits. » « Ni cousine, ni nièce, ni sœur, ni l'enfant d'une amie, aucun enfant de cet âge ? » Je répondis négativement. Alors, elle s'adressa au petit esprit : « Vous avez fait une erreur, il n'y a ici personne qui vous connaisse. Vous feriez mieux de vous en aller. » Alors, l'enfant fit mine de se retirer, mais très lentement et comme à regret. Je pus lire son désappointement dans ses yeux et, après qu'elle eût disparu, je la vis encore jeter avec ardeur, dans le coin du rideau un coup d'œil à la dérobee vers moi.

C'était « Florence », ma chère « enfant perdue » (ainsi que je l'appelais alors), qui m'avait quittée comme une petite enfant de dix jours, et que je ne pouvais pas reconnaître tout d'abord en une jeune fille de dix ans. Son identité, cependant, m'a été prouvée, depuis, au-delà de tout doute, ainsi qu'on le verra dans le chapitre qui relate ma réunion avec elle, et qui est intitulé « L'esprit de mon enfant ». Ainsi finit la première séance à laquelle j'eusse jamais assisté, et elle fit sur mon esprit une puissante impression.

Mme Holmes, en nous souhaitant une bonne nuit, ajouta : « Mesdames, vous devez être toutes deux de très bons médiums. Jamais de ma vie, je n'ai obtenu une séance aussi pleine de succès avec des étrangers... » Ces paroles nous causèrent quelque peu d'orgueil et nous engagèrent à poursuivre nos investigations ; nous fûmes surtout enchantées de penser que nous pourrions avoir des séances chez nous ; et, aussitôt qu'Annie put fixer sa résidence à Londres, nous nous mîmes d'accord pour tenir des réunions régulières dans ce but.

Cette réunion fit de moi une studieuse adepte des phénomènes psychologiques que les hommes du XIX^e siècle ont dénommés « Spiritualisme (1) ». Si elle eût été un échec, je serais devenue maintenant ce que sont la plupart des hommes (incrédule ou indifférente). *Quien sabe ?* Telle qu'elle fut, elle m'incita à aller toujours en avant, jusqu'à ce que j'eusse vu et entendu des choses qui, à ce moment, m'eussent semblé absolument impossibles. Et je ne voudrais pas avoir été privée de l'expérience que j'ai acquise pour tout le bien que ce monde pouvait m'offrir.

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction : LEOPOLD DAUVIL.

(A suivre.)

LE CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

à la Fédération Spirite Lyonnaise.

Malgré un temps superbe, ou peut-être même à cause d'un beau jour d'automne, la fête organisée par la Fédération spirite lyonnaise, le dimanche 2 octobre, a obtenu le plus grand succès. C'est devant une salle comble que M. H. Sausse, secrétaire général, désigné par l'assemblée comme président de séance, a donné la parole à Mlle A. Dayt, pour la lecture du procès-verbal de la dernière réunion.

M. Brun, trésorier, nous fait connaître l'état de nos finances ; il résulte

(1) Nous conserverons dans la traduction le terme « Spiritualisme », employé dans les ouvrages anglais, en général.

de son exposé que la Caisse de la propagande est dans un état des plus précaires et nous astreindra pour l'avenir à une grande prudence, en attendant que nos ressources soient à nouveau reconstituées. La Caisse de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux est heureusement plus florissante et le trésorier espère que, grâce au dévouement de tous, nous serons à même, cette année, de distribuer le même nombre de pensions qu'en décembre 1903, c'est-à-dire de faire renaître, avec un peu de bien-être, l'espérance chez sept ou huit déshérités de la fortune.

M. Sausse prend ensuite la parole pour rappeler le but de la réunion et celui de la Fédération, et exposer les moyens mis en œuvre pour nous acquitter de la mission que nous sommes assignée.

Au point de vue de la propagande, la Fédération, avec le bienveillant et éloquent concours de M. Léon Denis et de M. B. de Reyle, a donné trois grandes conférences publiques gratuites et contradictoires qui porteront certainement de bons fruits. Pour resserrer les liens fraternels qui unissent tous ses adhérents et leur permettre de s'associer à l'œuvre de secours aux vieillards, elle a organisé plusieurs fêtes de famille qui ont donné les meilleurs résultats. Le Président rappelle que si, depuis 1887, la Fédération spirite lyonnaise a pu distribuer, chaque année, un certain nombre de pensions à des frères malheureux, elle le doit surtout à nos fêtes de famille qui ont su conquérir et garder les suffrages de tous nos adhérents.

La Fédération ne s'est pas affirmée seulement par l'œuvre de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux ; elle a, suivant nos statuts, apporté son concours à l'ouvrier qui, depuis cinq ans, fonctionne à la Société spirite lyonnaise. Le Président recommande à l'assistance cette œuvre humanitaire dont le but est de recueillir les vêtements de toutes sortes, trop courts ou démodés, ou ayant cessé de plaire ; ils sont, par les soins des Dames de l'ouvrier, réparés, transformés et distribués gratuitement à des indigents auxquels ils rendent de réels services.

M. Sausse nous fait savoir ensuite qu'après cinq années de lutte, de persévérance, notre dévouée secrétaire, Mlle A. Dayt, vient de mener à bien l'œuvre qu'elle avait projetée de la fondation d'une crèche spirite. Cette crèche existe aujourd'hui au n° 8 de la Place de la Croix-Rousse, et M. Sausse, qui l'a visitée en détail, est heureux de pouvoir adresser à Mlle A. Dayt un public hommage de son admiration pour la façon dont tout a été prévu et organisé, dirigé, installé. Cette crèche étant placée sous les auspices du Maître Allan Kardec et de la Fédération spirite lyonnaise, le Président, au nom de la Fédération, exprime, à notre dévoué secrétaire, toute la sympathie que nous inspire son œuvre et les vœux que nous formons tous pour sa complète réussite ; il engage les membres de la Fédération à visiter cette crèche et à la seconder dans la mesure de leurs moyens.

Sur la proposition du Bureau et pour honorer Allan Kardec dans son œuvre et dans ses propagateurs, l'assemblée, à l'unanimité, vote la nomination, comme Membres d'Honneur de la Fédération, de MM. Léon Denis ; Gabriel

Delanne ; Laurent de Faget ; le colonel de Rochas ; E. B. de Reyle, de Mme Agulana, présidente de la Fédération spirite du Sud-Ouest. — M. Lelièvre nous fait entendre, avec beaucoup de talent, un appel à la Charité, de Victor Hugo.

M. Sausse, sur la demande qui lui en a été faite, nous annonce qu'il va, dans une causerie, sans prétention, chercher à nous faire connaître, sous son vrai jour, ce que fut Allan Kardec, dont on parle tant aujourd'hui et que, généralement, on connaît si peu.

Tout d'abord, l'orateur nous explique que s'il n'a pas été donné suite au projet de placer une plaque indicatrice sur la maison où naquit Allan Kardec, c'est parce que cette maison, vers 1845, a disparu pour faire place à une construction nouvelle, établie sur l'alignement actuel de la rue Sala.

Se reportant à la biographie qu'il a publiée, en 1896, et aux documents qu'il a pu réunir depuis, l'orateur nous fait connaître l'acte de naissance de Léon Hippolyte Denizard Rivail, né à Lyon, le 3 octobre 1804 ; il nous montre son extrait de baptême, daté du 28 octobre 1813. Cette pièce étant inédite et originale, en voici la copie (1) :

« Extrait des registres du baptême de la paroisse de Saint-Denis-en-Bresse, diocèse de Lyon.

« Le quinze du mois de juin de l'année mil huit cent cinq a été baptisé en cette paroisse, Hippolyte Léon Denizard, né à Lyon, le trois octobre mil huit cent quatre, fils de Jean-Baptiste Antoine Rivail, homme de loi, et de Jeanne Louise Duhamel. Parrain : Pierre Louis Perrin et marraine, Susanne Gabrielle Marie Vernier, demeurant en la ville de Bourg. Signé : Barthe, curé, pour copie conforme délivrée le vingt-huit octobre mil huit cent treize.

Signé : Chanin, curé. »

M. Sausse le suit ensuite, presque pas à pas, dans la vie ; il nous rappelle ses études à Yverdon, dans l'établissement du célèbre professeur Pestalozzi, où, dès l'âge de 14 ans, il enseigne déjà à ses petits camarades, moins bien doués que lui, ce qu'il a retenu des leçons du maître. Puis, maître à son tour, remplaçant Pestalozzi lorsque celui-ci est obligé de s'absenter, ensuite, fondateur lui-même, à Paris, d'un établissement semblable à celui d'Yverdon ; enfin, vers 1854, professeur de physiologie, d'astronomie, de chimie, de physique, au Lycée Polymathique. L'orateur énumère les travaux pédagogiques qui, à cette époque, avaient déjà acquis une grande autorité à son nom de Rivail. De cette année 1854 date, pour le professeur, une mission nouvelle ; il assiste à des séances de spiritisme et, sous l'espèce de jeu qu'on faisait alors des tables tournantes, il entrevoit une grande vérité et toute une philosophie nouvelle dont il se fait l'initiateur.

M. Sausse nous fait connaître le labeur opiniâtre que, pendant douze ans,

(1) C'est à l'obligeance de Mme Vve Leymarie que l'orateur doit la possession de ce document.

s'imposa Allan Kardec, pour la défense du spiritisme, la publication de ses ouvrages, de la *Revue Spirite*, ses voyages de propagande, ses conférences et les polémiques qu'il eût à soutenir pour la défense et la propagation de la philosophie nouvelle.

L'œuvre est en pleine voie de prospérité ; son fondateur en a assuré la marche par l'organisation d'une société puissante ; il pense se retirer à la villa Ségur pour prendre un repos si bien gagné. Tout est prêt pour ce changement, lorsque, le 31 octobre 1869, Allan Kardec tombait foudroyé par une attaque d'anévrisme, à l'âge de 65 ans.

Voilà, dit en terminant l'orateur, quel est notre guide, voilà quel est notre maître, voilà le protecteur puissant sous les auspices de qui est placée notre Fédération depuis sa fondation, le 6 mai 1883.

M. Marius déclame ensuite avec beaucoup de délicatesse une ode à Allan Kardec.

Puis il est donné lecture de plusieurs passages d'un discours prononcé par Allan Kardec, à Lyon, discours dans lequel le Maître fait un vibrant appel à la charité.

M. Lelièvre, avec beaucoup de verve, nous dit l'amusante scène de « La Mouche », vivement applaudie.

Puis, nous nous séparons après une quête fructueuse au bénéfice de la Caisse de secours pour les vieillards et infirmes nécessiteux.

H. SYLVESTRE.

DERNIERS MOMENTS D'UN PHILOSOPHE NÉANTISTE

Le célèbre philosophe allemand Arthur Schopenhauer, le théoricien, du pessimisme, ne croyait pas en Dieu, mais témoignait une ferme croyance dans les rêves prophétiques et pressentiments, qui, selon lui, s'étaient souvent réalisés. Dans sa dernière maladie, alité depuis plusieurs semaines, il souffrait horriblement, et souvent on l'entendait pousser des cris : « Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle souffrance ! » — Son médecin, un très brave homme, qui connaissait Schopenhauer, depuis bien des années, et était son médecin de prédilection, croyait en Dieu et critiquait souvent les théories du philosophe, ce qui, au lieu de les éloigner, les unissait davantage. Un certain jour donc, le médecin entendant Schopenhauer prononcer, à plusieurs reprises, le nom de Dieu, lui demanda : « Vous parlez de Dieu, mais est-ce que dans votre philosophie Dieu a la raison d'être ? Ou bien auriez-vous changé d'avis ? » — Schopenhauer répliqua : « Ma philosophie ne me suffit pas, en présence de cette terrible douleur que vous n'êtes pas en état de soulager... C'est le bon Dieu seul qui peut la faire disparaître... » — Aussi, quand je serai rétabli, ma philosophie changera complètement. » — Une semaine après son état s'améliora. Le médecin, allant à ses affaires un matin, passa devant la maison de Schopenhauer, et le vit tout à fait ré-

tabli, assis devant une fenêtre ouverte, en train de lire un journal et de fumer un cigare. Aussitôt il s'arrêta, lui demanda des nouvelles de sa santé; et, se souvenant de leur entretien de tantôt sur l'existence de Dieu, lui dit : « Dieu merci, le mal est passé ! Or, cette fois-ci, j'espère que vous ne nierez pas l'existence de l'Être Suprême, l'alpha et l'oméga de toute chose, et qui vous débarrassa de votre mal...? » — Mais le philosophe se fâcha et s'écria : « Allons donc, laissez-moi tranquille avec ces bêtises... C'est bon pour des ignorants, mais un philosophe n'a pas besoin de Dieu ! » — Une heure après Schopenhauer rendit le dernier soupir. — Ceci eut lieu le 20 septembre 1860.

JOSEPH DE KRONHELM.

PALINGENESIE

Nous recevons une lettre dont le sujet nous a semblé assez bizarre pour lui accorder la publication dans la *Revue Spirite*.

Le sujet quelque peu troublant de la lettre ci-dessous, légèrement teintée d'alchimie, nous a semblé intéressant pour nos lecteurs et la *Revue Spirite* veut bien la publier.

Elle fera peut-être éclore chez quelques-uns la pensée de faire de la palingénésie ; au cas où il s'en trouverait au moins un et qu'il obtint quelque résultat satisfaisant, il voudra bien nous en donner communication, ce dont nous lui serons reconnaissante et nous nous empresserons alors de faire parvenir à M. Payot, l'auteur de cette lettre, l'avis qu'il nous demande.

La Rédaction.

A Mme Leymarie, directrice de la *Revue Spirite*.

Madame,

Je viens de trouver, au milieu de vieux livres de ma bibliothèque, une brochure qui traite succinctement de la Palingénésie en ce qui concerne la résurrection des plantes.

D'habiles chimistes ont fait, dit ce volume, de curieuses expériences, par lesquelles, en mettant les cendres d'une plante dans une fiole, ces cendres s'exhalent et s'arrangent autant qu'elles peuvent, selon la figure que leur avait d'abord imprimée l'Auteur de la Nature.

L'abbé Le Lorrain de Vallemont, dans un traité qu'il a écrit des *Curiosités de la Nature et de l'Art*, enseigne le secret d'appliquer la science palingénésique. Son expérience consiste à conserver dans des fioles la cendre de certaines plantes qu'il essaiera de faire renaître.

En mettant au-dessus d'une chandelle allumée l'une des fioles mentionnées, on constate, dès que la chaleur s'est fait sentir, que la cendre s'agite légèrement en formant un nuage vaporeux et obscur.

Puis, peu à peu, quelques mouvements se produisent et la fleur incinérée reparait si belle, si fraîche et si parfaite qu'on la croirait palpable et odorante comme celle de l'arbuste qui l'avait portée.

Ce secret nous apprend que, bien que le corps meure,
Sa forme, malgré tout, dans ses cendres, demeure.

A présent, paraît-il, ce fait ne serait plus si rare, car M. de Claves, un des bons chimistes actuels, en aurait renouvelé la concluante expérience, de laquelle on tirera peut-être cette conséquence, que les ombres des trépassés, que l'on voit parfois apparaître dans les cimetières, sont plus naturelles qu'on ne pense et qu'elles représentent la forme extérieure des corps enterrés en ces lieux.

Ces apparitions peuvent être plus fréquentes aux endroits qui ont servi de théâtre à des batailles, et ces ombres ne sont, d'après la palingénésie, que les figures des morts qu'une cause, encore inconnue des vivants, fait renaître et rend visibles aux yeux des privilégiés.

Combien cette expérience appliquée aux plantes serait belle, s'il était possible de traiter de même les cendres des corps incinérés !

Qui ne voudrait alors, pour un instant, faire revivre l'image chère d'un parent, d'un ami, d'une amante ?

Dès que la palingénésie s'applique à des fleurs mortes brûlées, broyées, pilées, pourquoi ne s'appliquerait-elle pas aux cendres humaines ?

La légende de l'oiseau Phénix, qui se consumait et renaissait de ses cendres, a peut-être été une réalité.

La palingénésie appliquée peut faire naître une industrie à exploiter... Qui peut dire : Non.

Je vous prie de vouloir bien me donner votre avis à ce sujet et d'agréer, Madame, mes très humbles civilités.

A. PAYOT,

Légiste à La Rochette (Savoie).

LA BIO-PSYCHOLOGIE DES MAGES

Revue Médicale du 21 septembre 1904.

Dans ses *Recherches et Doutes sur le magnétisme animal* (1784), Thouret a surabondamment prouvé que, de tous temps et en tous pays, il y a eu des savants et des médecins croyant aux divers phénomènes classés aujourd'hui sous les titres d'hypnotisme et de suggestion, et que Mesmer n'a rien inventé en ce genre.

Mais on croit généralement que ces idées étaient retombées dans l'oubli ou du moins dans les bas-fonds de la société à la suite du Rapport de Franklin, contre le magnétisme animal présenté à l'Académie des Sciences en

1784, et que ces faits ne sont rentrés dans le domaine scientifique, sous le nom d'hypnotisme, que sous l'égide de la trinité : Braid, Azam, Charcot.

Il n'en est rien. Voici un livre publié en l'an X (1802) (1), dont plusieurs chapitres accompagnés de longues et copieuses notes, sont consacrés à ces questions.

Cet ouvrage étant devenu très rare, il nous paraît intéressant, ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire médicale, de reproduire ici les chapitres consacrés au sujet en question.

CHAPITRE XXX

De quelques autres phénomènes vitaux qu'on observe dans l'homme avec un essai sur la fascination et autres forces de l'homme que l'on n'a fait qu'entrevoir jusqu'ici.

« Il existe dans l'homme une certaine inclination incitative et quelquefois même anticipative en même temps, déterminée en partie par la sensation et l'imagination, et en partie par l'intuition vitale ; aussi, une vitalité individuelle répète non seulement les actions, les qualités, mais même quelquefois la volition d'une autre vitalité individuelle, surtout lorsque cette dernière excelle en forces et principalement lorsqu'il y concourt en même temps une émanation physique analogue.

« L'on sait que les anciens font mention de quelques personnes et même de familles entières qui, quoiqu'elles ne paraissent pas être malades elles-mêmes, possédaient néanmoins une émanation toxique et à un tel point que leur présence pouvait rendre malades et faire souvent même mourir les plantes et les animaux et dont elles pouvaient modifier l'intensité et même l'arrêter à volonté.

« Quelques faits modernes semblent nous faire naître des soupçons non seulement touchant la possibilité de l'existence de ces sortes de constitutions malfaisantes et nuisibles à la société, mais même de celle d'une constitution opposée et salutifère, aussi active en son genre que l'autre. La nature, disent les anciens, produit de même des hommes doués d'une propriété tout à fait opposée, c'est-à-dire dont l'émanation salubre est si active qu'elle peut non seulement guérir des maladies ordinaires, mais souvent même arrêter l'action et le progrès d'un miasme très actif et même meurtrier.

« Ce ne sera donc plus à la confiance seule, ni au soulagement que toute personne éprouve en se plaignant à celui qu'elle croit être compatissant et capable en même temps de la soulager de ses maux, qu'on devra uniquement

(1) La Bio Psychologie des Mages de la Chaldée et de l'Égypte — dix lignes de sous-titre — suivie d'un Essai sur les forces et facultés hyperphysiques, dites magiques, du microcosme, par D*** (Detade), médecin.

attribuer que des malades (qui ne paraissent rien moins qu'imaginaires) éprouvent si souvent du soulagement à la présence d'un médecin plutôt qu'à celle d'un autre. Une constitution aussi médicale serait d'une grande ressource aux médecins, quoiqu'un garde-malade qui, pour toute science n'aurait qu'une pareille constitution jointe à quelques manières dévotes, ne serait pas moins recherché, ne fût-ce qu'en qualité de *saludadier*.

« Au reste, nous savons qu'une bonne dose de confiance ou de persuasion intime suffit souvent, non seulement pour guérir des maladies chroniques, nerveuses, etc., mais quelquefois celles que l'art a de la peine à surmonter ; telles sont entre autres quelques hémorrhagies mêmes graves du nez, quelques fièvres rebelles, quelques paralysies et même l'hydropisie naissante.

« Or, ce qui concerne l'autre effet, savoir celui que produit la présence, l'attouchement ou seulement le regard d'une personne guérie de la sorte sur les animaux enragés, et sur les hommes déjà atteints de la fureur hydrophobique (à ce qu'on prétend), paraît inexplicable par ce principe, de même que la guérison prophylactique et le répit des enfants d'un âge tendre auxquels on ne saurait prêter une pareille confiance, à moins que l'on ne s'avise de recourir ici à une émanation calmante et salutifère du corps de ceux qui ont été guéris de cette maladie, comme le veut Helmont.

« Sans doute, la nature n'est pas moins prodigue en productions ou moyens salutaires qu'en délétères : mais d'où vient que l'on attribue la même propriété à ceux qui n'ont jamais eu cette maladie et qui ne jouissent de cette prérogative que par droit de légation ou d'initiation sacerdotale ? Ne pourrait-on pas soupçonner qu'une telle propriété active réside plus ou moins et naturellement dans tout homme sain, c'est-à-dire que l'âme de l'homme et la vitalité de son corps peuvent agir sur celles d'un autre d'une manière métaphysique ou pour mieux dire hyperphysique, comme l'enseignent plusieurs auteurs anciens et modernes.

« Or, ces auteurs sont divisés entre eux touchant la manière de s'effectuer ; les uns l'attribuent tout simplement à une émanation d'un fluide et à peu de distance, tels que Galien, Pline, Gassendi, l'auteur anonyme de l'article *maléfice* dans l'*Encyclopédie* et quelques autres. D'autres enfin admettent en même temps une influence virtuelle ou un contact métaphysique et à toute distance, tels sont Avicenne, Plato, Aristote, Algozel, Alkindius, Marsilius Ficinus, Jacques Furlivio, Pomponace, van Helmont, Rog. Bacon, etc., qui tous admettent aussi l'émanation susdite.

« Enfin, tous ces auteurs s'accordent en ce qu'une telle propriété active réside naturellement dans les animaux et principalement dans l'homme ; mais qu'il y a des circonstances et des dispositions particulières, tant dans l'actif que dans le passif, qui peuvent favoriser ou empêcher plus ou moins son action ou son influence.

« La manière de s'effectuer de cette action, ou impulsion d'âmes les unes

sur les autres, quoiqu'elle ait été expliquée par les anciens d'une manière si vague et avec des termes si obscurs et scolastiques, peut nonobstant être réduite aux principes modernes suivants :

« 1^o Tous les êtres, notamment ceux doués de vitalité, agissent plus ou moins les uns sur les autres, à raison du degré de leur énergie et de leur convenance réciproque ; c'est-à-dire du degré de force de l'actif et de la disposition du passif à en recevoir l'influence ;

« 2^o Cette force réside dans le principe vivifiant des êtres, mais principalement dans la forme substantielle (phénomène central) des animaux, et notamment de l'homme à cause de la supériorité de son âme, qui peut agir non seulement sur son propre corps, mais aussi au-delà, et *in distans* sur des êtres vivants et même sur des êtres réputés non vivants, mais de nature très subtiles, ou bien mobiles, comme le prétend Avicenne.

« 3^o Que le désir ou la volonté est à l'âme ce que la tendance est aux corps inertes ; mais que le désir naturel est essentiellement plus efficace que le désir non naturel ou factice. Or, plus ces deux désirs sont d'accord, exigitifs et prétentifs, plus l'action hyperphysique sera forte. »

Voilà le chapitre 30 terminé, mais voilà aussi beaucoup de lignes remplies. Arrêtons-nous là pour le moment. Faudra-t-il continuer ? Aux lecteurs de le dire. Le titre du chapitre 31 est : *Sur l'Ophéleïa des Stoïciens, ou si un homme peut communiquer son idée à un autre absent sans le secours d'aucun signe*. Le chapitre 32 : *Si un homme peut agir et même coercitivement sur un autre absent*. Le chapitre 33 : *Si l'homme possède naturellement la facilité de prédire, et jusqu'à quel point*.

Pour copie conforme :

ROUXEL.

UNE APOTRE : M^{me} O. DE BEZOBRAZOW

La prodigieuse activité intellectuelle, autant que le talent dépensé à soutenir une cause si neuve qu'il faut tirer tout de son propre fonds — et qu'on n'a jamais le repos cérébral du lieu commun — placent Mme O. de Bezobrazow au premier rang des penseurs de nos jours.

Son œuvre est considérable. Elle commença à s'imposer par sa trilogie : *Les Femmes et la vie*, trois volumes où dans l'histoire, dans la religion, dans la morale, elle montre quel fut et quel doit être le rôle de la femme. Ces livres bouillonnant d'idées, dominant la médiocrité des œuvres contemporaines, étonnèrent, mais forcèrent à penser. Paul Adam, qui est un des maîtres de la littérature philosophique, devait être entraîné vers l'auteur des *Femmes et la vie*. Aussi, donnant une préface à une œuvre postérieure de

Mme de Bezobrazow, écrit-il « qu'elle a le génie de l'apostolat, que sa logique est claire et son rêve très précis. Nous avons admiré ses livres de grand cœur, dit-il, l'âme contente et enthousiaste ».

Mme O. de Bezobrazow appartient à une noble famille de Russie et, jusqu'en 1893, elle resta à Saint-Petersbourg, étudiant avec ardeur, remplissant son cerveau d'une érudition immense, voulant connaître les causes et les effets ; les mœurs, les religions, afin de les comparer, car elle voulait tirer par elle-même des enseignements et des conclusions. Elle vint ensuite en France, et c'est depuis lors qu'elle s'attacha à notre Midi, dont elle est l'hôte chaque hiver.

Une de ses premières œuvres, parue dans la revue *l'Initiation*, s'intitule *l'Unité des Religions* ; puis la poésie conquiert ce vaste cerveau, et elle publie dans la *Nouvelle Revue* des vers à Sully-Prudhomme, dont le génie profond a tant d'affinités avec le sien. *L'Indépendance Belge*, la *Revue Féministe* publient de notre écrivain des travaux remarquables.

Elle agrandit alors son champ de production en fondant la *Revue des Femmes Russes* ; mais son besoin d'activité est encore inapaisé ; entraînée surtout par le désir d'étudier l'humanité sous tous ses aspects, elle s'en va vers les champs de bataille pendant la guerre turco-grecque ; elle écrit à ce propos des notes sur la question d'Orient, que publie l'Association *L'Hellénisme*.

C'est alors que, ayant éprouvé sa doctrine, et portant dans son cerveau les germes de l'œuvre, elle commença la publication de sa série féministe spiritualiste.

Depuis lors, avec quelle inlassable ardeur elle propage ses idées ! La plupart des revues et des journaux ont publié de ses vers ou de ses proses d'où se dégage une ferveur d'apôtre. Ses conférences, surtout à l'Hôtel des Sociétés savantes, ont produit une vive impression. Deux de ces conférences ont été publiées en brochures : 1° *Du Féminisme Spiritualiste et de l'Education de la croyance* ; 2° *l'Eglise et l'Evolution de l'idée religieuse*.

Souvent le philosophe, qui est en Mme de Bezobrazow, sent sa pensée monter si haut que le lyrisme devient son expression naturelle, et alors elle écrit des poésies profondes, comme il s'en trouve dans les *Poèmes Mystiques*, ou comme telles pièces que nous avons publiées dans les récents numéros du *Journal de la Corniche*. Nous en publierons encore bientôt, et la *Nouvelle Revue*, ainsi que *l'Initiation* doivent également reproduire des poésies que Mme de Bezobrazow réunira plus tard en volume sous le titre si justement expressif : *Coups d'Ailes*.

Au-dessus de tous, nous plaçons l'écrivain probe qui pense fortement avant d'écrire et qui voue sa fortune et son activité à améliorer les institutions et les mœurs. Noble idéal que poursuit avec ténacité Mme de Bezobrazow. Comme le laboureur, qui creuse profondément, elle consacre à sa

cause une ardeur admirable, — le terme apostolat est seul juste ici — et c'est ainsi seulement que les idées s'implantent et fructifient.

PHILIPPE CASIMIR.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

SOCIÉTÉS DES ÉTUDES PSYCHIQUES DE MILAN.

Luce e Ombra

(Voir *Revue*.)

8^e SÉANCE. — Mardi, 22 mars.

A l'exception de M. Cipriani, tous les membres du Comité assistaient à la séance à laquelle on avait invité, en outre, neuf personnes.

Après que la visite réglementaire fut faite et qu'on eut enlevé les sceaux de l'armoire où se trouvait enfermé la plante « mango », on mit le pot qui la contenait à la disposition du médium ; puis on abaissa le filet, et la séance fut ouverte. — On s'aperçut aussitôt qu'en mettant le sac au médium, on en avait, par inadvertance, changé les côtés, ce qui lui fit éprouver un certain malaise dont le premier contrôle, le docteur Whitcombe, se plaignit. Toutefois, la séance recommença, et celui-ci annonça que deux nouvelles entités viendraient se manifester : un prêtre égyptien, du Temps de Thotmès I, nommé Ti-pha-ka-ri, et J.-J. Wood, savant anglais.

On éteignit la lumière, et tous les membres présents purent voir, pendant quelques minutes, une lumière vague, phosphorescente, qui tournait autour du médium, tandis que celui-ci battait des mains pour montrer qu'elles étaient libres. Puis, on entendit un son sourd, comme si un objet mou avait frappé sur la table du médium, et l'on put voir, quand on eut éclairé la chambre, un grand morceau de pâte de couleur brune, à laquelle le contrôle donna le nom de « chupatti », et qui, d'après lui, avait été enlevée à une femme indienne qui l'avait préparée ; le contrôle conseilla de la faire cuire, si on désirait la conserver.

— La pâte ayant été examinée après la séance, fut reconnue être humide et molle ; elle pesait 395 grammes, et l'analyse en ayant été faite, démontra qu'elle était composée de farine pure de froment et de gluten ; mais il était impossible de dire si elle était d'origine indienne ou non. Il était neuf heures quand le médium se leva et que le contrôle « Wood », se manifesta pour faire un court discours.

A celui-ci succéda une autre entité (qu'on supposa être Ti-pha-ka-ri), qui ne se nomma pas, et qu'on vit écrire lentement et avec soin, sur une feuille de papier qui avait été mise à la disposition du médium. Quelques instants après, il déposa la feuille par terre, et le Dr Witcombe s'étant présenté de

nouveau, recommanda de la conserver. — (L'écriture était semblable à des caractères hiéroglyphiques.)

Après ce contrôle, il s'en présenta un autre, qui s'intitula Brooke, fabricant de cages d'oiseaux, et qui vint raconter quelques incidents vulgaires de sa vie, dans un dialecte analogue à celui des habitants de cette partie de Londres.

Nouveau changement de personnalité, le médium transporta sa chaise dans un coin de l'espace qui lui était réservé ; et « Nana Sahib » se manifesta comme dans la séance précédente, répétant les mêmes paroles et les mêmes gestes, mais, pourtant, d'une manière moins apparente, moins distincte.

Enfin, le Dr Whitcombe réapparut ; il examina le vase et constata la disparition de la plante de « mango », qui avait été enlevée, dit-il, par les contrôles hindous, qui avaient déclaré qu'elle ne pouvait plus croître. Il demanda alors un œuf pour le mettre à la place de la plante, afin de pouvoir faire une autre expérience magique, à la prochaine séance. L'œuf fut apporté, examiné, et marqué de signatures pour faire l'expérience « au ruban », dont il avait parlé déjà, mais qui n'avait pas encore eu lieu ; puis il fut remis au médium, qui l'enfouit dans la terre dans une position verticale, et à bonne moitié de profondeur. « Whitcombe » déclara ensuite que le contrôle égyptien apporterait, plus tard, un manuscrit de Tell-el-Bahari, en Egypte.

A 10 h. 15', le médium revint à lui, et la séance fut close.

Suivent les signatures,

GRIFFINI DOTT, EUGENIO.

Secrétaire des séances.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

SUITE DE LA 7^e SÉANCE

A propos du départ du médium Bailey.

(SOCIÉTÉ DES ÉTUDES PSYCHIQUES DE MILAN.)

M. Arnaldo Cervesato, Directeur de *La Nuova Parola* de Rome, au Directeur de la *Revue Luce et Ombra*.

(Voir *Revue*.)

Cher Vesme,

Je lis, dans la *Revue des Etudes Psychiques* de juin, qui vient d'arriver, un court article, ainsi conçu : *Le Médium Bailey à Milan et à Rome. Sa fuite*.

En ce qui concerne le séjour de Bailey à Milan, je n'ai pas qualité de reprendre aucune des constatations et des observations que je lis dans cet article : pourtant, je puis vous certifier à titre de renseignements, ayant été récemment à Milan, d'avoir vu tous les apports de Bailey lui-même ; ils sont intéressants et certains sont volumineux ; deux d'entre eux surtout sont vivants, car ce sont deux petits oiseaux indiens que le Directeur de *Luce e Ombra* a gardés toujours en cage. Quant aux séances de Rome, je dois vous

dire, cher collègue, que vous avez été renseigné d'une manière complètement inexacte. Vous en jugerez par ce qui suit :

L'auteur de l'article susdit nous assure que Bailey a donné à Rome quatre ou cinq séances, à trois desquelles a assisté le sénateur professeur Luciani. Or, ayant moi-même été présent aux séances qui furent données à Rome dans la maison d'une dame anglaise, Lady Butt, je puis affirmer qu'il n'y a eu en tout que deux séances et non quatre ou cinq, comme on l'a prétendu.

Je puis assurer, en outre, que le professeur Luciani, non seulement n'a pas pu exprimer son opinion « sur l'insuffisance de contrôle », dont il a été fait mention, plus tard, dans le même article, mais qu'il n'a pas même assisté, je ne dis pas aux « trois séances », dont il a été fait mention, mais encore à l'une des deux séances, par la raison simple et unique — (que nous déplorons) — que l'honorable sénateur était malade à cette époque et ne pouvait sortir de chez lui.

Du peu de fondement de ces renseignements vous pourrez, cher collègue, juger de l'inexactitude de ceux qui suivent.

J'ai voulu rectifier les faits parce qu'il importe que, dans le domaine si controversé des études psychiques, la chronique ne devienne pas seulement l'écho d'un parti. Je désire, en outre, qu'un compte rendu précis et exact soit fait, des deux séances romaines de Bailey.

Toutefois, je puis affirmer que, si dans la première séance (dans laquelle le médium ne se rappelle pas s'il était ou non revêtu du sac), il ne s'est pas produit de phénomènes, excepté l'apparition d'une main lumineuse horizontalement de son côté, il y eût, au contraire, dans la seconde (où je me rappelle parfaitement qu'il fut revêtu du sac scellé), un phénomène, à un certain point de vue plus important, de l'apport d'un morceau de pâte encore tendre, et d'un nid ; l'un et l'autre de la grosseur d'un poing, au moins.

Quant au départ de Bailey, il n'y a pas de doute qu'il n'eût mieux fait, même dans son propre intérêt, de rester ; mais, qu'il n'eût déjà pris cette décision, dès l'issue reconnue malheureuse de la première séance romaine, est une chose (postérieurement établie), absolument certaine, par une lettre très explicite et d'une date antérieure, écrite par Bailey lui-même au directeur de la Revue *Light* de Londres.

C'est pour rendre hommage à la vérité, à la cause de laquelle votre *Revue* s'est si courageusement vouée, que j'ai senti le besoin de vous faire ces communications, mon cher Vesme, et, d'autre part, parce que je crois que tout sujet qui est susceptible de recherches dans l'étude du transcendantal, a le droit légitime d'être admis dans le domaine de la réalité commune, qui en est la base.

(A suivre.)

Signé : A. CERVESATO.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

CONTRE LA VIVISECTION

CONFÉRENCE DU D^r BOUCHER,

Vice-Président de l'Union Internationale contre la vivisection.

Le 19 mai dernier, à l'Institut Rudy, un auditoire choisi applaudissait l'éminent D^r Boucher, dans une brillante causerie, où il a retracé savamment les erreurs de la science moderne et les théories nouvelles, qui n'ont pas amélioré le malheureux sort du genre humain, en le débarrassant des maux qui le réduisent et le déciment de plus en plus.

Tout le monde sait que, tous les ans, l'on capture 14.000 à 15.000 chiens qui sont ensuite conduits à cette boucherie d'animaux, qu'on appelle la fourrière, et sont dirigés en dernier lieu aux laboratoires pour terminer leur vie dans une agonie lente et triste, torturés effroyablement, ligotés, immobilisés par des entraves, sur les tables d'expérience des tortionnaires, disséqués tout vivants sans que leurs bourreaux aient pris, au préalable, le soin de les anesthésier...

L'éminent conférencier s'est efforcé de combattre, par des arguments irréfutables, l'inutilité, le danger et la cruauté de la vivisection. Après en avoir soigneusement fait l'historique, depuis son origine jusqu'à nos jours, l'orateur a démontré que la vivisection n'a fait faire aucun progrès à la science, même, lorsqu'elle avait été pratiquée sur des êtres humains. En résumé, elle n'avait servi qu'à propager des erreurs, et les découvertes les plus intéressantes, dont les effets bienfaisants sont constatés, avaient été faites sans elle. Le D^r Boucher en a fait ressortir la cruauté en réfutant le principal argument des vivisecteurs actuels, qui prétendent n'opérer que sur des animaux au préalable anesthésiés.

Il a aussi exposé le danger des inoculations antirabiques, en prouvant d'après les chiffres de la statistique officielle que la rage n'avait jamais fait autant de victimes que dans certains pays tels que la France et l'Italie, où il y a des Instituts antirabiques depuis la sensationnelle découverte de Pasteur ; qu'en Angleterre où les Instituts Pasteurs sont très peu en honneur, la mortalité par la rage était minime et presque nulle ; que, d'autre part, les sérums inventés par les D^{rs} Roux et Behring pour le traitement de la diphtérie n'ont donné aucun soulagement à l'humanité souffrante, et que le nombre des décès augmentait d'année en année. Le D^r Boucher conclut, de même que pour la tapageuse découverte de Jenner, que la vaccine n'a aucunement réduit les cas de variole, et il explique, très justement, que le vaccin ne rend pas l'individu réfractaire à la maladie ; l'inoculation produit un affaiblissement et une infection ; des effets salutaires ne sauraient en résulter, car l'organisme se trouve sous l'action délétère des germes morbides introduits

dans le système... Pour terminer sa savante causerie, l'éminent conférencier fait un chaleureux appel à toutes les âmes charitables et aux cœurs sensibles, pour aider l'*Union*, par leur concours moral et matériel, dans la grande œuvre qui est appelée à rendre un fier service à l'humanité et à la science.

Des sentiments de bonté et d'humanité résulteront de là pour le plus grand bien des uns et des autres ; la science reconnaîtra, heureusement sans peine, l'erreur dans laquelle elle a été plongée.

Les personnes qui voudraient aider à la protection des animaux contre la vivisection, sont instamment priées d'envoyer leur adhésion ou signature à l'*Union Internationale contre la vivisection*. (S'adresser au secrétaire général, 127, rue de Reims.)

L'*Union* reçoit des dons pour contribuer à la propagande, et pour le sauvetage des animaux égarés ou abandonnés. Que tous les amis de l'humanité, sans distinction, qui s'intéressent à ces pauvres animaux martyrs des vaines expériences et des études de laboratoires, viennent en foule élever leurs puissantes voix et répandent dans l'univers les principes d'humanité, en insistant sur la protection due aux animaux, qui est le but principal de l'*Union Internationale contre la vivisection*.

Imprimé sous toutes réserves.

DATHAN DE SAINT-CYR.

LA RÉDACTION.

SOUVENIR A LA DOYENNE DES SPIRITES D'ALGÉRIE

Monsieur le Directeur de la *Revue Spirite*,

Aujourd'hui ont eu lieu les obsèques civiles, spirites, de la Doyenne des Spirites algériens, Mme Veuve Flasselière.

Les rues par lesquelles a passé le cortège étaient bondées de curieux, que la vue du drap bleu au soleil d'or entouré de devises spirites attire toujours sur son passage.

Plus de cent cinquante dames spirites suivaient le cercueil, ainsi que Messieurs les spirites des divers groupes et sociétés.

La prière, « pour quelqu'un qui vient de quitter la terre », a été faite sous les arcades de la rue Bab Azoum, au milieu d'une foule recueillie, et au cimetière nos frères en croyance : Davin, chef du Groupe socratique, Doyen des Spirites, Verdin, Trésorier de la Fédération des Spiritualistes modernes, Vice-Président du groupe, Béranger, dont la défunte épouse était Présidente, et Bouilly, Président de la Société Spirite algérienne, ont prononcé devant une assistance émue, des discours, honorant les hautes vertus de Mme Flasselière, belles paroles que le Spiritisme lui avait suggérées.

Ne possédant que celles du chef du Groupe socratique, nous les joignons

à ce court compte rendu, regrettant de ne pas posséder les autres discours pour vous les transmettre.

Agréez, Monsieur le Directeur et cher Frère en croyance, nos plus amicales salutations.

DAVIN.

Chers Frères et Sœurs en croyance,

La Doyenne des Spirites algérois, allant continuer dans l'astral l'œuvre de perfectionnement qui est la raison d'être de la race humaine, il appartient au Doyen de cette phalange de rénovation sociale, de dire en face de cette fosse béante pourquoi notre sœur en croyance, s'était éloignée de l'Eglise, pour suivre la doctrine, qui enseigne que l'être continue à vivre et à progresser au lendemain de la mort.

L'arbitraire divin nous parquant après notre dernier souffle, soit dans une béatitude contemplative sans fin, soit dans des souffrances éternelles, ne satisfaisait plus cet esprit ouvert à la mansuétude. — La grâce ne lui apparaissait plus que comme le caprice d'un Dieu anthropomorphe, trop semblable à l'image de l'homme, et le péché originel, que comme une invention créée pour grossir le trésor ecclésiastique des dons et aumônes de gens naïfs pour qui la réflexion est un effort trop grand.

L'apparition des œuvres d'Allan Kardec, prouvant la pluralité des existences et, comme conséquence, le salut par les bonnes œuvres, révolutionna ce cœur délicat, en lui inspirant un prosélytisme généreux, qui a été le travail continu de ses trente dernières années, labeur auquel la mort seule a pu mettre un terme cruel.

Combien de pleurs a séchés notre sœur, par le Spiritisme, dont le dévouement est la loi ?

Sur combien de cœurs endoloris par la perte d'un être cher n'a-t-elle pas appliqué le baume qui calme, en lui faisant comprendre que l'être aimé n'avait fait que changer de vêtement et de résidence, et qu'à notre appel il pouvait venir prodiguer des consolations ?

Qui d'entre vous me contredira ?

Tous, plus ou moins, n'avons-nous pas eu recours à sa douce intervention ?

Une vie si bien remplie s'est éteinte sans souffrance. Un sommeil dont le réveil a été salué par les esprits qui l'avaient aidée dans sa tâche terrestre, et qui sont ici, avec nous, doit lui paraître bien doux. Comment exprimer tout le bien accompli par cette belle âme, qui nous entend en ce jour de délivrance ? Nous ne l'essaierons point !

Chère Madame Flasselière,

Au nom de nos frères et sœurs en Spiritisme, je vous dis merci et au revoir !

DAVIN.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie Future devant la sagesse antique et la science moderne, par Louis ELBÉ. — Un volume in-16 de 400 pages. Prix : 3 fr. 50. — Librairie académique Perrin et Cie, Paris.

L'auteur de ce livre reconnaît qu'il est absolument impossible à la science moderne de se faire la moindre idée de ce qu'est au juste la vie future : mais il affirme, et il a entrepris de prouver, que cette science, loin de détruire l'hypothèse de la vie future, a, au contraire, pour résultat de la confirmer. Avec l'érudition la plus sûre, et une impartialité absolue, il passe en revue, d'abord, toutes les religions et les philosophies des temps anciens, nous montrant que l'idée de la vie future, toujours et partout, a fait partie des croyances essentielles de l'humanité. Mais les chapitres les plus importants de son travail sont ceux où, ensuite, abordant l'étude des diverses sciences, depuis l'astronomie jusqu'à la psychologie expérimentale, il nous fait voir chacune d'elles aboutissant, plus ou moins explicitement, à la même conclusion qu'avait entrevue d'instinct la sagesse antique. Tout son livre est ainsi comme un répertoire complet des arguments historiques et scientifiques qui justifient la foi dans une autre vie ; en même temps qu'un rapide exposé de toutes les théories émises par les savants anciens et modernes pour essayer de suppléer au manque de notion positive sur la destinée de l'âme au-delà du tombeau.

Le Mal métaphysique. — ROMAN DE MŒURS HERMÉTIQUES PAR A. PORTE DU TRAIT DES AGES. — 1 vol. in-18 Jésus de 320 pages avec portrait de l'auteur. — Prix : 3 fr. 50 à la librairie du Magnétisme.

Dans ce très curieux roman, écrit par un jeune homme de talent, souple et nerveux, épris des plus troublants problèmes de l'occultisme, nous voyons défiler bon nombre de personnages pris sur le vif, le tout agrémenté d'une fine satire sur la psychologie décadente du XIX^e siècle, en mal d'imagination. Ce roman qui fait sensation dans le monde des occultistes et même dans le monde des profanes, ce roman qui obtient un grand succès, peint, en effet, avec une rare saveur et une exquise subtilité, l'art démoniaque de l'incubut et du succubat, ce que les occultistes dénomment *la démonialité*. Et rien n'est plus captivant que ce thème étrange, sur lequel le romancier brode sa fiction ; mais là, ne s'arrête pas l'intérêt du livre. Il faut encore lire les curieuses et inédites théories du psychologue de Marsan, un héros singulier de ce roman singulier, lequel disserte savamment, — et en quels termes ! — sur la démonialité, en des pages nerveuses, inoubliables, évocatrices des plus bizarres voluptés et des plus séduisantes chimères. En résumé, on peut dire que le *Mal métaphysique* est un des rares romans d'occultisme qui atteignent le sujet qu'elles se proposent et le grand succès qu'il obtient prouve éloquemment combien on l'apprécie.

CORRESPONDANCE

Afin d'assurer à l'avenir la publication de la *Revue* pour le 1^{er} du mois, les correspondants et collaborateurs sont instamment priés d'adresser leurs articles du 5 au 10, à M. Leymarie, afin de leur assurer le temps de la correction des épreuves s'ils désirent la faire eux-mêmes. Comme par le passé, la lecture et la correction seront toujours faites avec soin à la Rédaction.

★

La Rédaction de la *Revue Spirite* rappelle à ses correspondants, ainsi qu'à ses collaborateurs habituels, qu'elle ne renverra plus les manuscrits qui lui sont adressés. Ils seront conservés durant un mois, après quoi, ils seront détruits.

★

Nous accusons réception à M. N. Nicolaïdès de son envoi de l'*Orient*, journal de la défense des intérêts de l'Empire ottoman, dans lequel le Directeur s'applique à nous présenter un Sultan généreux, juste, calomnié et méconnu. On nous avait représenté le chef des Musulmans comme un être hypocrite, cruel, une sorte d'Adraste poursuivi par les remords et la peur jusqu'au fond de son palais. Nous remercions M. Nicolaïdès, de nous assurer de l'amitié que le Sultan Abd-Ul-Hamid ressent pour la France, et prions les bons esprits de délivrer ce souverain des embûches qu'on ne cesse de lui tendre.

★

M. Puech Ed. qui, dans l'*Autorité* du 26 août dernier, a cru devoir donner sur l'*Homme terrestre* d'Em. Darcey, une opinion plus que sévère, en invitant les amis du Spiritisme à lire l'*Imitation de Jésus-Christ*, pour être consolés, a pleinement raison de conseiller ce livre dont on a dit, qu'il est le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. Quant à y puiser des consolations, c'est autre chose ! Et nous pensons que l'article écrit par M. Algol, sur l'*Homme terrestre*, dans le n° de la *Revue* du 1^{er} octobre, prouvera à M. Puech, qu'on peut juger cet ouvrage autrement que lui.

★

ECOLE PRATIQUE DE MASSAGE

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme*, fondée en 1893, rouvrira ses cours le vendredi 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement, l'Ecole forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se guérir et de guérir les leurs, sans recourir aux poisons de la science officielle qui font toujours du mal, même en guérissant.

Le Gérant : P. LEYMARIE.